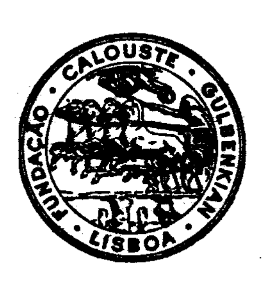
BIBLIOTHEQUE ARMENIENNE DE LA FONDATION CALOUSTE GULBENKIAN

ՀԱՅԿԱԿԱՆ ՄԱՏԵՆԱՇԱՐ ԳԱԼՈՒՍՏ ԿԻՒԼՊԵՆԿԵԱՆ ՀԻՄՆԱՐԿՈՒԹԵԱՆ

NICOLAS ADONTZ

ETUDES ARMENO-BYZANTINES



DISTRIBUTORS

LIVRARIA BERTRAND

LISBONNE — 1965

TABLE DES MATIÈRES

LES TARONITES EN ARMÉNIE ET A BYZANCE

I

Au chapitre XXIV du *De Cerimoniis*, il est question d'un prince de Taron qui n'a pas encore été identifié.

La fête de Basile de Césarée, qui se célébrait le 1er janvier, donnait lieu à une importante cérémonie. Une procession, partie du Palais Sacré, se rendait à Notre-Dame du Phare, puis à l'église de saint Basile, et, de là, reprenait le chemin du palais.

C'est ainsi qu'on célébra la fête du saint le 1er janvier de l'indiction III, c'est-à-dire le 1er janvier de l'an 900 (*συνέβη δὲ καὶ τοῦτο γενέσθαι τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ ἰνδικτιῶνι γ'*). Ce jour-là, au retour de l'église, une grande réception eut lieu au palais de la Magnaure, où tous les dignitaires se firent présenter, suivant l'ordre des *βῆλα*, aux empereurs Léon et Alexandre. Voici ce que rapporte, à ce propos, l'auteur du *De Cerimoniis* : *μετὰ τὸ σταθῆναι πάντας νεύει ὁ πραιπόσιτος τῷ ὀστιαρίῳ τῷ τὴν χρυσῆν βέργαν κατέχοντι, καὶ εἰσελθὼν εἰσάγει βῆλον α', τὸν μαγιστρον καὶ ἄρχοντα τοῦ Ταρῶ<ν>. Καὶ δὴ τούτου εἰσελθόντος, ὑπὸ τοῦ κατεπάνω τῶν βασιλικῶν κρατουμένου καὶ τοῦ λογοθέτου τοῦ δρόμου, καὶ πεσόντος καὶ προσκυνήσαντος τοὺς δεσπότας, φέρουσιν αὐτὸν ὡς ἀπὸ ὀλίγου διαστήματος τοῦ βασιλικοῦ θρόνου. Καὶ ὑπὸ τοῦ λογοθέτου ἐρωτώμενος τὰς συνήθεις ἐρωτήσεις, εἰσάγει ὁ πρωτονοτάριος τοῦ δρόμου τὸ τούτου κανίσκιον, καὶ δὴ μετὰ τὴν συμπλήρωσιν τοῦ κανισκίου πάλιν ἐπὶ τῆς γῆς πεσών, προσκυνήσας ἐξέρχεται* (1).

Traduisons : « Quand tous sont placés, le préposite fait signe à l'ostiaire qui porte la baguette dorée, et celui-ci

(1) *De Cerimoniis*, p. 138 Bonn.

entre et introduit le premier *βῆλον*, le magistre et prince de Taron. Ce dernier s'avance, conduit par le chef des officiers impériaux et par le logothète du drome, tombe à genoux et se prosterne devant les souverains, après quoi on le mène à proximité du trône impérial. Le logothète lui pose alors les questions d'usage, le protonotaire du drome apporte la corbeille qui lui est réservée, et, quand celle-ci est remplie, il tombe de nouveau à genoux, se prosterne et se retire ». Puis on fit entrer le *βῆλον* II, les alliés bulgares, puis le *βῆλον* III, *τοὺς προκρίτους ἀνθρώπους τοῦ μαγίστρου καὶ ἄρχοντος τοῦ Ταρῶ<ν>*, et ainsi de suite. La cérémonie se termina par des vœux à l'adresse des souverains, qui s'en retournèrent au palais. *Ὁ δὲ μάγιστρος ὁ Ταρανίτης*, ajoute l'auteur du *De Cerimoniis*, *καὶ οἱ φίλοι Βούλγαροι ἐν τοῖς ἰδίοις ἀπέρχονται ἀπλήκτοις, αὐτῇ τῇ ἡμέρᾳ μὴ συνεστιώμενοι τοῖς βασιλεῦσι.*

Quel est ce prince de Taron? Sans aucun doute, le prince Krikorikios, dont le même Constantin Porphyrogénète, dans son *De administrando Imperio*, nous raconte l'histoire d'une manière assez détaillée.

Le prince de Taron, à en croire notre auteur, pratiquait une politique ambiguë : il cherchait à se concilier l'amitié de l'empereur et se déclarait prêt à reconnaître son autorité, mais il entretenait en même temps des relations avec le calife, le tenait au courant de ce qui se passait chez ses ennemis, et, par ses indications, guidait même les Arabes au cours de leurs incursions en terre d'Empire.

Ceci ne l'empêchait pas d'envoyer des présents à l'empereur Léon VI, en gage d'amitié. L'empereur lui en envoyait d'autres en retour et rivalisait de munificence avec lui. Il lui avait demandé à plusieurs reprises de venir le voir à Constantinople, en lui promettant qu'il y serait bien accueilli et traité avec honneur. Mais le prince hésitait à accepter cette invitation, alléguant que son pays risquait, en son absence, d'être ravagé par les Arabes ; en réalité, il craignait, selon notre auteur, de se compromettre aux yeux du calife.

Le même prince, toujours suivant Constantin Porphyrogénète, avait vaincu, dans un combat, les fils d'Arkaïka (*Ἀρκάϊκα*), c'est-à-dire, précise l'historien, les cousins (*ἐξαδέλφους*) du patrice Krikorikios, père du protospathaire Ašot (*Ἀσωτίου*). Il les tenait en captivité chez lui, ce qui ne

laissait pas d'inquiéter le prince des princes Symbat et le détermina à écrire à l'empereur, pour qu'il fît venir auprès de lui les deux prisonniers, ses neveux (*τοὺς οἰκείους ἀνεψιούς*), de peur qu'ils ne fussent livrés aux Arabes. Symbat était le parent (*συγγενής*) du patrice Grégoire (*Γρηγόριος*), ou Krikorikios.

L'empereur Léon chargea aussitôt l'eunuque Sinoutès, qui était alors *χαρτουλάριος τοῦ ὀξέος δρόμου*, de se rendre chez Krikorikios, puis, pour une autre affaire, chez Adranaser, le curopalate d'Ibérie. L'envoyé était chargé de remettre des présents aux deux princes.

Mais Sinoutès fut calomnié auprès de l'empereur par Théodore, le traducteur arménien. A sa place, on envoya le protospathaire Constantin, fils de Lips, qui, à l'époque où l'auteur écrit, était anthypatos, patrice et grand hétériarque. Il reçut l'ordre de se rendre, avec les présents destinés à Krikorikios, en Taron ; Sinoutès fut dépêché au curopalate d'Ibérie.

Le protospathaire Constantin partit donc pour Taron, remit la lettre impériale et les présents à Krikorikios, et revint à Constantinople avec le fils naturel de celui-ci, Ašot. L'empereur conféra à ce dernier le titre de protospathaire, le combla d'égards et le fit ramener à son père par le même Constantin. Celui-ci revint cette fois dans la capitale en compagnie du frère de Krikorikios, Apoganem, et des deux fils d'Arkaïka. Apoganem fut, lui aussi, élevé au rang de protospathaire et comblé d'égards, puis ramené dans sa patrie par Constantin.

Après un assez long séjour en Chaldie, Constantin retourna encore une fois en Taron, pour déterminer le prince Krikorikios à l'accompagner dans la capitale. Arrivé à Constantinople, Krikorikios reçut le titre de magistre et fut nommé stratège de Taron. De plus, l'empereur lui offrit une maison dans la ville, celle qui reçut le nom de « maison du Barbare » et qui, à l'époque de l'auteur, appartenait au parakimomène Basile. Ce ne fut pas tout : le souverain lui octroya un traitement annuel de dix livres d'or et d'autant de livres d'argent. Krikorikios passa quelque temps dans la capitale, puis regagna sa patrie, toujours accompagné du protospathaire Constantin.

Apoganem revint une seconde fois chez l'empereur et reçut le titre de patrice. L'empereur lui accorda en outre la fille de Constantin en mariage, et, à cette occasion, lui fit don de la « maison du Barbare », sans toutefois lui confirmer cette donation par chrysobulle. Apoganem voulut, avant de célébrer ses noces, retourner dans son pays, mais mourut quelques jours après être arrivé chez lui.

Krikorikios, à la suite de cet événement, écrivit à l'empereur pour obtenir l'autorisation de venir toucher sa pension de la main même du souverain et de passer quelque temps dans la capitale. Il demandait en outre à rentrer en possession de la « maison du Barbare », qui avait été donnée à son frère. L'empereur accéda à sa demande, eu égard à sa soumission récente et surtout pour encourager les autres princes d'Orient à imiter sa conduite. La donation, d'ailleurs, pas plus que la première fois, ne fut confirmée par chrysobulle.

Des années s'étant écoulées, et Romain Lécapène étant monté sur le trône, Krikorikios l'informa que, comme il lui était impossible d'utiliser la « maison du Barbare », il l'échangerait volontiers contre un domaine en Keltzène, celui de Patzatès, par exemple. Il espérait ainsi s'assurer un refuge où il pourrait mettre sa famille et ses biens à l'abri pendant les incursions des Arabes.

L'empereur Romain, croyant que Krikorikios possédait la maison en vertu d'un chrysobulle de l'empereur Léon, consentit à l'échange que lui proposait le Taronite et lui céda le domaine de Grégoras, en Keltzène. Mais, pas plus que Léon, il ne lui confirma cette donation par chrysobulle.

Mais Tornikès, fils d'Apoganem et neveu du Taronite, écrivit de son côté à Romain pour lui signaler que l'empereur Léon avait fait don de la maison à son père et qu'à la mort de ce dernier, son oncle Krikorikios s'en était emparé, tout en s'engageant à la lui restituer quand il aurait atteint sa majorité ; ayant appris que son oncle l'avait échangée contre le domaine de Grégoras, il demandait que ses droits fussent respectés.

D'autre part, les libéralités de l'empereur à l'égard du prince de Taron avaient suscité la jalousie des autres princes arméniens. Kakikios, le prince du Vaspourakan, Adranaser, le curopalate d'Ibérie, et Ašotikios, le prince des princes,

écrivirent à l'empereur pour se plaindre que le Taronite fût seul à bénéficier d'une pension impériale : « En quoi, disaient-ils, rend-il plus de services que nous à l'Empire ?... Il convient donc que nous aussi, nous soyons dotés d'une pension, ou qu'il ne continue pas à jouir de cette faveur... »

Romain leur répondit que ce n'était pas lui, mais l'empereur Léon, qui avait accordé une pension au Taronite et qu'il ne lui appartenait pas de la supprimer : il serait injuste que les décisions d'empereurs défunts fussent abolies par leurs successeurs. Mais, en même temps, il fit part à Krikorikios de la protestation des princes arméniens et l'informa qu'il ne pourrait continuer à lui verser une pension en or ou en argent ; il s'engageait toutefois à lui envoyer, en dehors des présents d'usage, des vêtements et des objets en airain de la valeur de dix livres. Romain les lui fit parvenir pendant trois ou quatre ans, puis l'informa qu'il ne lui était plus possible de tenir ses engagements.

Mais Krikorikios préférait, semble-t-il, toucher sa pension en argent : il demanda qu'on continuât à la lui verser sous cette forme, se déclarant prêt, sinon, à y renoncer [1]. Romain, pour apaiser la jalousie de Kakikios et des autres princes, résolut de la supprimer. Mais, voulant ménager l'amour-propre de Krikorikios, il fit venir à Constantinople son fils Ašot, l'éleva à la dignité de patrice et ne le renvoya dans son pays qu'après lui avoir prodigué les marques d'amitié.

Krikorikios étant mort, Tornikios, le fils d'Apoganem, voulut voir l'empereur. Celui-ci lui envoya le protospathaire Krinitès, qui l'emmena dans la capitale. Nommé patrice par l'empereur, Tornikios fit valoir ses droits sur la « maison du Barbare » et protesta contre la transaction dont elle avait été l'objet de la part de son oncle. Il demanda qu'on la lui rendît ou qu'on lui cédât le domaine de Keltzène, se déclarant prêt, si la chose n'était pas possible, à y renoncer en faveur de l'empereur, plutôt que de voir l'une ou l'autre en la possession de ses cousins.

(1) Le texte de Constantin Porphyrogénète n'est pas clair. La traduction latine n'a ici aucun sens.

Ce fut la raison qui détermina l'empereur, qui se sentait tenu à moins de ménagements depuis la mort de Krikorikios, à retirer aux Taronites la maison et le domaine, d'autant plus qu'il n'existait pas de chrysobulles au sujet de ces donations.

Plus tard, le fils aîné de Krikorikios, Pankratios, se rendit à son tour à Constantinople. L'empereur lui conféra la dignité de patrice et le nomma stratège de Taron. Pankratios voulait épouser une femme appartenant à la famille impériale. L'empereur lui donna la sœur du magistre Théophylacte. Après le mariage, Pankratios fit un testament en vertu duquel les fils qui naîtraient de cette union devaient hériter de tout son pays. Et il demanda que le domaine de Grégoras lui fût donné comme résidence pour sa femme ; après la mort de celle-ci, le domaine en question ferait retour à la Couronne. L'empereur accéda à sa demande et, après lui avoir donné de nombreuses marques d'amitié, le renvoya chez lui avec sa femme.

Cependant, les fils de Krikorikios, Pankratios et Ašotios, multipliaient les vexations à l'égard de leur cousin, le patrice Tornikios. Celui-ci demanda donc à l'empereur de lui envoyer quelqu'un pour prendre possession de son pays et l'emmener, avec sa femme et son fils, dans la capitale. L'empereur chargea le protospathaire Krinitès de cette mission. Krinitès, arrivé en Taron, apprit que Tornikios venait de mourir, et qu'il avait légué son pays à l'Empire et confié sa femme et son fils à l'empereur. Quand sa veuve arriva à Constantinople, l'empereur lui assigna comme habitation le couvent du protospathaire Michel, ancien commerciaire de Chaldie, et de Psomatheus. Puis le souverain chargea le même Krinitès d'aller prendre possession du pays de Tornikios. Mais les fils du Taronite, les cousins du prince défunt, lui offrirent le domaine d'Oulnoutès en échange de l'héritage de Tornikios. L'empereur, par bonté d'âme, accepta leur proposition : il leur céda le pays de Tornikios et reçut en échange Oulnoutès et ses environs. Le pays de Taron était divisé en deux parties : l'une appartenait aux fils de Krikorikios, l'autre à leurs cousins, les fils d'Apoganem (1).

(1) *De administrando Imperio,* 43, p. 182-191 Bonn.

Rappelons que l'ouvrage dans lequel Constantin Porphyrogénète nous fournit ces renseignements est postérieur à la mort de Romain Lécapène, qui y reçoit les épithètes de *μακάριος* et de *μακαριώτατος*. Or, Lécapène est mort dans sa retraite monastique le 15 juin de l'indiction VI, c'est-à-dire en l'an 948.

De plus, la « maison du Barbare » était, à l'époque où l'auteur écrit, la propriété du parakimomène Basile (*ὁ νῦν Βασιλείου τοῦ παρακοιμωμένου οἶκος*). Ce Basile était un fils naturel de Romain, né avant son avènement au trône. Or, *μετὰ δὲ τὸ μόνον καταλειφθῆναι αὐτοκράτορα Κωνσταντῖνον, προεχειρίσατο Βασίλειον τὸν πρωτοβεστιάριον αὐτοῦ... πατρίκιον καὶ παρακοιμώμενον καὶ παραδυναστεύοντα τῆς συγκλήτου*, nous dit le chroniqueur, après avoir rapporté la conjuration en faveur d'Étienne, le fils de Lécapène, et la mort de Lécapène lui-même (1). L'élévation de Basile au patriciat et au poste de parakimomène a donc eu lieu, non pas après le coup d'état du 20 décembre 944, mais après la mort de Lécapène, c'est-à-dire après 948.

Ce double indice nous porte à croire que le chapitre sur Taron a été écrit à la même époque que ceux sur l'Ibérie, datés par l'auteur lui-même de l'indiction X, c'est-à-dire de l'année 951-952 (2).

II

Ces renseignements si intéressants de Constantin Porphyrogénète, éclairent une page de l'histoire de la principauté de Taron que les sources arméniennes ont laissée dans l'ombre.

Krikorikios, ou Grégoire (dont Krikorik est un diminutif), est connu dans la littérature arménienne. Il appartient à la branche des Bagratides qui s'était installée en Taron dès le début du IXe siècle. Taron était l'ancien nom, encore vivant, de la plaine de Mouš, qui formait auparavant le domaine héréditaire des princes mamikoniens. Bagrat, le fondateur de la dynastie bagratide de Taron, fut

(1) CONT. THEOPH., p. 442 Bonn. SYM., p. 743 Bonn.
(2) *De adm. Imp.*, 45, p. 199.

une des premières victimes de la révolte que provoqua en Arménie, au milieu du IXe siècle, la politique du calife Mutawakkil. Fait prisonnier en 851, il termina ses jours à Bagdad.

Il avait deux fils, Ašot et David, ce dernier surnommé Ark'ay ou Ark'ayik, c'est-à-dire « roi » ou « roitelet ». David-Arkaïk est l'Arkaïka de Constantin Porphyrogénète. Tous deux tombèrent aux mains du général turc Bouga, qui, chargé par le calife de réprimer les troubles, s'acquitta de sa mission avec la cruauté propre à sa race. Les chefs influents du pays furent arrêtés et envoyés à Bagdad. Les fils de Bagrat, Ašot et David-Arkaïk, se trouvaient parmi eux (1). Ils recouvrèrent la liberté en 858, avec d'autres prisonniers (2).

L'aîné, Ašot, prit le pouvoir. Il portait le titre de curo-

(1) Jean Catholicos, *Histoire*, p. 67.

(2) Les prisonniers revinrent de Bagdad au début de l'année 307 de l'ère arménienne, c'est-à-dire en 858 (l'an 307, selon le comput arménien, commence le 26 avril de l'année 858). Le retour d'Ašot et d'Arkaïk doit être placé en cette année. Seul, le prince Ašot Arcrouni fut retenu par le calife, qui l'obligea à accompagner un de ses généraux dans une expédition contre la ville de Kazvin en Atropatène, en 868, après quoi Arcrouni regagna ses états. Markwart, qui a bien établi ce fait, croit à tort que les deux frères Ašot et David-Arkaïk seraient revenus de Bagdad en même temps qu'Ašot Arcrouni, vers 868. Du fait que le prince Gourgen Arcrouni, d'après Thomas Arcrouni, se trouvait en Taron vers 862, Markwart a conclu qu'il était alors le maître du pays, et que, par conséquent, les héritiers de Bagrat n'étaient pas encore rentrés chez eux à cette date (*Südarmenien und die Tigrisquellen*, p. 305). Pourtant, le texte de l'historien arménien ne justifie guère cette conjecture. Thomas raconte que le prince Gourgen, qui avait échappé au féroce Bouga, voulut d'abord se mettre au service de l'empereur Michel III, et qu'il s'installa ensuite à Sring et à Djilmar (l'actuel Djoulamerik). Il reçut bientôt la région de Mardastan en Vaspourakan, mais, n'ayant pas confiance en Ašot Bagratide, qui venait d'être nommé par le calife prince des princes d'Arménie, il préféra mener une existence errante, changeant constamment de demeure et toujours prêt à passer en territoire byzantin. Lorsqu'il apprit que le prince des princes Ašot avait emprisonné le prince Derenik, il quitta aussitôt « le pays de Taron » pour se porter au secours de celui-ci (Thomas Arcrouni, *Histoire* III, 14). Il n'en résulte pas précisément, comme on le voit, que Gourgen fût à ce moment le maître en Taron, encore moins qu'il y fût le seul maître. Il est plus vraisemblable de croire qu'il était venu s'y mettre sous la protection du prince du pays, rentré de captivité.

palate (1). A quel moment et dans quelles circonstances l'avait-il reçu ? Nous n'en savons rien, de même que nous ignorons la durée exacte de son règne. Il figurait parmi les princes qui allèrent se présenter à Mohammed b. Khalid, le nouveau gouverneur arabe, quand celui-ci arriva dans la ville de Datouan, sur les bords du lac de Van (2). Mohammed b. Khalid avait été envoyé en Arménie sur la demande des Arméniens eux-mêmes. Mais il ne justifia guère la confiance qu'ils avaient placée en lui. A peine arrivé, il se mit à intriguer et à semer la discorde parmi les princes indigènes. Aussi Ašot Bagratide, le chef du pays, n'hésita-t-il point à le chasser (3). Son gouvernement dut donc être de très courte durée ; de plus, il est certainement antérieur à l'an 266 de l'hégire (= août 879 - août 880), année où le calife lui donna pour successeur Išaq b. Kundağiq, auquel il confia, outre l'Arménie, Mosul et Diyar Rabia (4). Le gouvernement de b. Xalid peut donc être placé en 877-878.

Si court qu'ait été son séjour en Arménie, Mohammed b. Khalid réussit à brouiller le curopalate Ašot, prince de Taron, et Derenik Arcrouni, prince du Vaspourakan. Derenik fit saisir Ašot, l'enferma dans un château et lui donna pour successeur David-Arkaïk, le frère du curopalate. Cette conduite de Derenik s'expliquait d'ailleurs par une autre raison encore : il avait fiancé sa sœur Marie à David-Arkaïk. Mohammed b. Khalid, sur la demande de Derenik, reconnut le nouveau prince (5).

Ašot aurait donc régné de 858 à 878. La dignité de curopalate lui fut sans doute conférée au cours d'un des conflits de Byzance avec le Califat. Peut-être Michel III la lui accorda-t-il vers 863, ou Basile Ier lors de ses campagnes contre les Pauliciens, en 871-873.

David-Arkaïk, le frère du curopalate, lui succéda en 878. Selon Thomas Arcrouni, il ne régna que sept ans et laissa

(1) Thomas Arcrouni, *Histoire*, III, 19, p. 218.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, p. 221-222.
(4) Tabari, III, 1942.
(5) Thomas Arcrouni, III, 20, p. 220-221.

un fils nommé d'Ašot (1). Mais ce nombre d'années est sujet à caution. En effet, le même Thomas nous apprend que David-Arkaïk est mort la deuxième année après le tremblement de terre qui détruisit la ville de Dovin — la même année où les Grecs assiégèrent la ville de Karin-Théodosiopolis. Comme ce tremblement de terre eut lieu, d'après le même historien, la troisième année du règne de Smbat et que celui-ci était monté sur le trône en 339 E.A. (= avril 890 - avril 891) (2), l'événement dut se produire en 893, et le siège de Karin ainsi que la mort de David-Arkaïk remontent donc à 895. Si Arkaïk n'avait régné que sept ans, il faudrait placer le début de son règne en 888. Mais à cette époque, Derenik, qui l'avait fait monter sur le trône, n'était plus en vie. Nous inclinons à croire que le chiffre sept est une faute de copiste pour *dix-sept.* Dans ce cas, Arkaïk aurait commencé à régner en 878, conformément à ce que nous avons admis plus haut (3).

(1) Thomas Arcrouni, *Histoire,* III, 22, p. 231.

(2) *Ibid.*, p. 230-231.

(3) Ce n'est pas la seule fois que le copiste a substitué է (= 7) à ժէ (= 17). Au livre III, ch. 18, p. 216, on lit qu'Ašot Arcrouni resta en captivité ե (= 5) ans (lisez է = 7), ce qui doit être corrigé en ժէ (= 17) ans, puisque Ašot n'est rentré chez lui qu'en 868. Dans un autre passage (ch. 15, p. 29), le retour d'Ašot est placé en 307 E.A. Si nous ne voulons pas accuser l'historien de contradiction, nous devons admettre que la leçon յէ (= 307) est une faute de copiste pour յժէ (= 317). D'ailleurs même le Pseudo-Šapouh (p. 57-58), assigne à la captivité d'Ašot une durée de seize ans. Et Thomas fournit une preuve décisive de l'exactitude de ce renseignement, en disant qu'il régna cinq ans de son retour de captivité à sa mort, survenue le 6 du mois de Hori, un jeudi, c'est-à-dire le 27 mai 874. L'historien sait donc parfaitement que la captivité d'Ašot avait duré de 852 à 868.

A propos du tremblement de terre de 893, Thomas rappelle celui qui se produisit sous le catholicos Zacharie, « sept ans après la captivité des Arméniens ». Ici encore, il faut lire dix-sept, au lieu de sept, car il s'agit du tremblement qui, d'après Moïse de Kałankatu (III, 20, p. 61), eut lieu en 318 E.A. = 869. Asołik (II, 2, p. 110) le place en 312 E.A. = 863, mais il est évident que յժբ (312) est une faute pour յժը (318), la date donnée par Moïse. Ce tremblement est signalé chez les auteurs byzantins comme s'étant produit la troisième année du règne de Basile, soit en 869 (Syméon, p. 688). A Constan-

A vrai dire, la date de la mort de Derenik n'est pas connue d'une manière certaine. Markwart a admis qu'il était mort en 887, et que son protégé Arkaïk avait réellement régné sept ans, de 888 à 894 ([1]). Derenik, en effet, au retour de Bagdad (début de 858), était, d'après Thomas, un enfant de dix ans ; il serait donc né en 847 et, comme il mourut à quarante ans, on obtient ainsi la date de 887 ([2]).

De plus, Thomas nous dit que Sophie, la femme de Derenik, mourut un an et demi après son mari et que le roi Ašot — le premier roi bagratide — mourut peu après elle, Ailleurs, il nous dit que Sophie est morte sept mois (probablement pour un an et sept mois) après son mari et qu'Ašot est mort un an et demi après Sophie. Ašot est mort en 890. S'il est permis de combiner les deux indications et d'en conclure qu'Ašot est mort trois ans après Derenik, la date de 887 comme date de la mort de Derenik se trouverait ainsi confirmée ([3]).

Mais d'autres renseignements, fournis par le même historien, infirment cette date. Derenik avait trois fils. L'aîné, Sargis-Ašot, était né en 326 E.A. = 877, le deuxième, Khačk-Gagik, en 328 = 879, et le troisième, Gourgen, en <330 = 881>. A la mort de Derenik, l'aîné avait neuf, le deuxième, sept, et le troisième, cinq ans ([4]). Thomas nous apprend en outre que l'aîné mourut à vingt-neuf ans, le quatre du mois Areg, un *lundi*, et fait courir ses années à partir de 325 E.A. = 876 ([5]).

Si l'historien place la naissance d'Ašot en 877 et compte ses années à partir de 876, cela signifie qu'Ašot était né tout à la fin de 876 ou au début de 877. A compter ainsi, nous obtenons comme date de sa mort : 876 + 29 = 905.

Dulaurier a adopté l'année 904, c'est-à-dire qu'en dépit

tinople, il se fit sentir le jour de la Saint-Polyeucte, le 9 janvier ; en Arménie, suivant Asołik, durant le carême, c'est-à-dire au cours du mois de mars.

(1) *Südarmenien und die Tigrisquellen*, p. 323.

(2) Thomas Arcrouni, *Histoire*, III, 14, p. 201-202.

(3) *Ibid.*, III, 20, p. 229 et IV, 1, p. 269.

(4) *Ibid.*, p. 228.

(5) *Ibid.*, III, 29, p. 249.

de l'indication très nette de l'historien, il a inclus l'année 876 dans son calcul. La raison en est qu'en 904, le quatre du mois Areg tombe le *mardi* 13 novembre (1).

Mais le texte de Thomas, dans sa première comme dans sa seconde édition, donne *lundi*, et non pas mardi, qui ne se lit que dans une seule copie. Et s'il y avait une raison quelconque de préférer mardi à lundi, il vaudrait mieux lire le *trois* Areg, plutôt que le quatre (la confusion de գ et դ est aisée), pour s'arrêter à la même année 905, où ce quantième du mois arménien coïncide avec le mardi 13 novembre : ceci aurait du moins l'avantage de concorder avec la date qui résulte des indications de l'historien.

En réalité, ni l'une ni l'autre de ces dates n'est exacte. Thomas, en effet, rapporte que le roi Smbat, en conflit avec les fils d'Abd-ar-Rahman, fut assisté par Ašot Arcrouni. La date de cet événement est précisée : 351 E.A. = 902, la quatrième année du catholicos Jean, qui occupait son trône depuis 899. L'année suivante, *ի գալ միւսոյ տար<ւ>ոյն*, donc en 903, le même roi, brouillé cette fois avec le prince Smbat Siuni, fit de nouveau appel à Ašot. Au moment de quitter Van, celui-ci fut atteint d'une grave maladie, au point que ses proches lui déconseillèrent de se mettre en route. Ce fut en vain : Ašot se hâta de partir au secours de son oncle, le roi Smbat. Mais son mal s'aggrava, et il mourut quarante jours plus tard, dans la ville de Nakhčavan (2).

Il est donc évident que l'historien rapporte sa mort à l'année 903. Or, cette année-là, le premier jour de l'année arménienne tomba le 15 avril, et le quatre du mois Areg, 214e jour de l'année, correspondit au lundi 14 novembre. Dès lors, nul doute qu'Ašot ne soit mort en novembre 903. Du même coup, nous acquerrons un moyen de contrôler d'autres données chronologiques de Thomas.

En effet, si Ašot est mort, à l'âge de vingt-neuf ans, en 903, sa naissance remonte à la fin de 874 ou au début de 875 = 324 E.A. L'historien la place en 326, mais ceci semble

(1) E. Dulaurier, *Recherches sur la chronologie arménienne*, p. 272-273.

(2) Thomas Arcrouni, III, 28, p. 245-248.

être une corruption pour 324 (յիզ pour յիդ), d'autant plus que lui-même compte les années d'Ašot à partir de 325.

Si Ašot, à la mort de son père, n'avait que neuf ans, Derenik doit être mort en 883-884 ; s'il avait douze ans, comme on le lit dans le dernier livre du même ouvrage (1), la mort de son père doit être placée en 886-887. Le choix est difficile à faire entre ces deux dates (2). La seconde coïncide avec celle dont il a été question plus haut.

De toute façon, même si Derenik a vécu jusqu'en 886-887, l'avènement de David-Arkaïk est antérieur à cette date, puisque ce prince fut reconnu par Mohammed b. Khalid, gouverneur d'Arménie en 878.

David-Arkaïk fut un prince réputé. On l'appelle le « grand prince », on lui donne le titre d'ark'ay ou ark'ayik, « roi », « petit roi » (3). Il semble donc avoir régné assez longtemps pour acquérir un véritable renom.

La date de sa mort est mieux connue que celle de son avènement. Il mourut, en effet, l'année où les Grecs assiégèrent la ville de Karin-Théodosiopolis, c'est-à-dire en 895. Il s'agit vraisemblablement de la campagne que Constantin Porphyrogénète raconte en ces termes : « L'empereur Léon le Sage, ayant appris que les Sarrasins avaient transformé les églises en forteresses dans la région de Phasiane, expédia contre eux le stratège des Arméniaques, Lalakon, avec le stratège de Koloneia, le stratège de Mésopotamie et le stratège de Chaldie. Ils détruisirent ces forteresses, libérèrent les églises et pillèrent toute la Phasiane, qui était alors aux mains des Sarrasins. L'empereur envoya ensuite le magistre Katakalon, domestique des scholes, qui marcha sur la forteresse de Théodosiopolis, pilla les environs, ravagea la Phasiane et les places fortes voisines, puis s'en retourna, ayant porté ainsi un grand coup aux Sarrasins » (4). Katakalon

(1) *Ibid.*, IV, 1, p. 269.

(2) En ce qui concerne le deuxième fils de Derenik, Gagik, né en 879, on lit dans le IVe livre qu'il était âgé de quinze ans quand il tua Gagik-Abumrouvan. Or, celui-ci périt en 898. Gagik serait donc né en 883. Même si nous corrigeons ժե en ժէ (= dix-sept ans), il subsiste un écart de deux ans entre les deux dates.

(3) Jean Cath., p. 96. Thomas Arcr., p. 220 et 231.

(4) *De adm. Imp.*, 45, p. 199-200.

est le général bien connu qui succéda à Nicéphore Phocas comme domestique des scholes. L'empereur Léon avait pour Nicéphore une grande affection. Zaoutzas, son fameux ministre, avait fait nommer Nicéphore au poste de domestique, comptant lui faire épouser sa fille Zoé. Mais Nicéphore, craignant d'éveiller les soupçons de l'empereur, déclina la proposition de Zaoutzas. Celui-ci, furieux, le destitua et fit nommer Katakalon à sa place (1). Ceci se passait vers 896-897. Le nouveau domestique fut envoyécontre le roi bulgare Syméon. Il fut défait à la bataille de Boulgarophygon, où le protovestiaire Théodose ainsi que l'Arménien Ašot Makrochir trouvèrent la mort (2).

C'est sans doute avant cette campagne que Katakalon fut envoyé contre les Arabes. La région de Phasiane faisait alors partie des états du roi d'Arménie Smbat. Selon Jean Catholicos, Smbat avait considérablement agrandi son royaume : à l'Ouest, il s'étendait jusqu'à Karin, au Nord, jusqu'au pied du Caucase (3). Ces accroissements ne laissaient pas d'inquiéter le dynaste sağide d'Atropatène, lequel voyait d'un mauvais œil l'amitié qui unissait le roi Smbat et l'empereur Léon. Quand Afšin b. Abū's-Sağ se montra tout à coup à Nakhčavan et vint camper à Dovin, Smbat, qui n'avait pas eu le temps de rassembler ses troupes, prit position sur le mont Aragac et réussit à chasser l'envahisseur. Il est possible que ce soit Afšin qui ait pénétré jusqu'en Phasiane et qui y ait profané les églises. Katakalon fut sans doute envoyé au secours de Smbat qui, d'après l'historien arménien, était au mieux avec l'empereur Léon (4).

La date de l'incursion d'Afšin dans les états de Smbat est bien attestée : elle se place en l'an 342 E.A. = 893 (5).

(1) Cont. Théoph., p. 359. Georges le Moine ne parle pas du projet de Zaoutzas : il se borne à dire (p. 855) que Katakalon fut nommé domestique des scholes à la mort de Nicéphore Phocas.

(2) Cont. Théoph., p. 360. Georges le Moine, p. 855. Syméon, p. 702, appelle le protovestiaire Théodore.

(3) Jean Cath., p. 89-90.

(4) *Id.*, p. 92-94.

(5) Moïse de Kałankatu, III, 21, p. 63. L'historien donne cette

L'expédition de Lalakon aurait donc eu lieu en 894, celle de Katakalon en 895. C'est en cette année que mourut David-Arkaïk.

Gourgen succéda à Arkaïk en cette même année 895. Il était son neveu, fils du curopalate Ašot. Le règne de Gourgen fut de très courte durée. De même que le royaume de Smbat était menacé par les Sağides, de même la principauté de Taron l'était par les Šaibanides, les émirs arabes installés à Amida. Ahmed b. Isa Šaibanid avait déjà mis la main sur l'Arzanène, dont les émirs, à la suite de nombreuses alliances, étaient à demi-arménisés, et ne dissimulait pas ses visées sur Taron Gourgen, « homme brave et réputé parmi les princes d'Arménie », mourut victime de la perfidie d'Ahmed b. Isa, d'après Thomas Arcrouni. Selon Jean Catholicos, Ahmed lui déclara la guerre, le tua et s'empara de Taron (1). C'est alors que le roi Smbat intervint et demanda par écrit à Ahmed de rendre Taron à l'héritier légitime, Ašot.

Ašot, fils de David-Arkaïk, était le cousin de Gourgen. L'émir n'était pas disposé à renoncer à sa conquête. Les demandes réitérées de Smbat restèrent sans effet. Un conflit armé semblait inévitable. Il ne tarda pas à éclater.

Le roi Smbat avait nommé Gagik, dit Abumrvan, tuteur des fils de Derenik. Quand ils eurent atteint leur majorité, l'aîné, Ašot, fit valoir ses droits, mais leur tuteur ne voulut pas renoncer au pouvoir. Smbat prit le parti de Gagik, peut-être sous l'influence de son frère Šapouh, dont Gagik avait épousé la fille. Notons toutefois que Smbat ne pardonnait pas à Ašot Arcrouni son amitié avec Afšin, amitié qui l'avait détaché de son oncle, le roi d'Arménie. Les seigneurs du Vaspourakan, indignés de la conduite de Gagik qui, encouragé par l'appui de Smbat, avait fait arrêter et emprisonner les trois fils de Derenik, commirent l'imprudence de solliciter l'alliance d'Ahmed b. Isa pour renverser l'usurpateur. Le dynaste arabe, qui n'attendait qu'une occasion pour s'immiscer dans les querelles des princes arméniens, accueil-

date comme celle de la captivité du catholicos Georges, fait prisonnier par Afšin lors de cette expédition.

(1) Thomas Arcrouni, III, 23, p. 236. Jean Cath., p. 96.

lit leur demande avec empressement. Les relations étaient d'ailleurs très tendues entre Ahmed et le roi Smbat, à cause de la question de Taron. Le moment était donc singulièrement propice pour se jeter sur Smbat et l'expulser, avec l'aide des Arcrouniens, du Vaspourakan et de Taron à la fois. Šapouh, de son côté, poussait Smbat à faire respecter les droits du prince Ašot, son gendre, en Taron ; Ašot, en effet, avait épousé une autre fille de Šapouh. Smbat allait ainsi soutenir la cause des deux gendres de son frère, celle de Gagik Abumrvan en Vaspourakan, et celle d'Ašot en Taron. Au cours d'une bataille livrée près de la rivière appelée T'oukh, qui se jette dans le lac de Van, Smbat fut vaincu, à cause, nous dit Jean Catholicos, de la trahison de Gagik ; Thomas, au contraire, par patriotisme local, cherche à donner le change sur la conduite des Arcrouniens. Heureusement pour Smbat, Ahmed b. Isa mourut la même année. Quant au traître Gagik, il fut aussitôt mis à mort par les Arcrouniens (1). Tous ces événements se placent en 898, comme l'atte tent les sources arméniennes et arabes.

Moïse de Kałankatu sait que l'impie Sağide envahit l'Arménie et fit prisonnier le catholicos Georges en 342 E.A. Quatre ans plus tard — cette année-là, le 1er jour de l'année arménienne coïncidait avec le jour de Pâques — le roi Smbat partit combattre les Arabes en Assyrie. Au cours de cette campagne, le prince Ašot Siuni fnt tué et le prince du Vaspourakan, Gagik Abumrvan, fut assassiné par ses troupes. C'est alors que mourut le catholicos Georges, en 346 E.A. (2)

Ces événements, connus également de Jean Catholicos et de Thomas Arcrouni, se rapportent à l'année où fut livrée la bataille de T'oukh, dont Moïse est seul à nous donner la date. Mais l'historien a commis une légère inexactitude, d'ailleurs facile à corriger, grâce à ses propres indications. Il nous dit que l'an 346 E.A. (= avril 897 - avril 898), le 1er jour de l'année arménienne coïncida avec le jour de Pâques. Or, en 897, le 1er jour de l'année arménienne tomba

(1) Thomas Arcrouni, III, 24, p. 238. Jean Cath., p. 97-98.
(2) Moïse de Kalankatu, III, 21, p. 63-65

le 16 avril, et le jour de Pâques, le 4 avril. Il est évident que notre auteur s'est trompé. Ce n'est pas en 897, mais l'année suivante, en 898, que le 1er jour de l'année arménienne et le jour de Pâques, tombant l'un et l'autre le 16 avril, coïncidèrent. Et ceci concorde avec le témoignage de Thomas Arcrouni, qui place la mort du catholicos Georges en 347 E.A. = 898 (1)

Comme nous l'avons dit, Ahmed b. Isa ne profita guère de sa victoire. Il mourut, en effet, en 285 H. (= janvier 898 - janvier 899), c'est-à-dire à l'année même où la bataille de T'oukh fut livrée (2).

Taron revint donc à ses maîtres héréditaires. Nous avons vu que le 1er janvier 900, le pays était au pouvoir de Krikorikios. On s'attendrait, après ce que nous venons de dire, à y voir comme prince régnant Ašot, le fils d'Arkaïk, que soutenait Smbat. Mais Krikorikios, l'ayant vaincu et jeté en prison, s'était emparé du pouvoir. Ceci s'était évidemment passé après la défaite de Smbat. Il est probable que Krikorikios était bien vu d'Ahmed, ou que, tout au moins, il entretenait de bonnes relations avec les autorités arabes. Comme Jūsuf, frère et successeur d'Afšin en Atropatène, occupait les forces de Smbat, celui-ci demanda à l'empereur Léon VI d'intervenir auprès de Krikorikios en faveur des fils captifs d'Arkaïk.

Les sources arméniennes ne connaissent qu'un fils d'Arkaïk, tandis que Constantin Porphyrogénète parle de ses fils. Ašot, fils d'Arkaïk, avait donc, en tout cas, un frère. Constantin les appelle *ἐξάδελφοι*, « cousins germains » de Krikorikios. Le père de celui-ci devait donc être le frère d'Arkaïk. Nous avons vu déjà que le curopalate Ašot, dont le fils Gourgen fut tué par Ahmed b. Isa, était un frère d'Arkaïk. Il faut donc supposer qu'Arkaïk avait un deuxième

(1) Il est possible que la date donnée par Moïse remonte à une source où le comput a été fait d'après le style technique, et non d'après le style vulgaire, généralement en usage chez les auteurs arméniens. D'après le style technique, 346 E.A. = 898. En effet selon ce style, l'ère arménienne débute le 11 juillet 553 ; selon le style vulgaire, elle s'ouvre le 11 juillet 552.

(2) Ibn al Atir, VII, p. 339. Cf. Markwart, *Südarmenien*, p. 324.

frère, père de Krikorikios et d'Apoganem. Et, en effet, Asołik rapporte que Bouga avait capturé, en 851, les trois fils de Bagrat (1), alors que les autres auteurs ne mentionnent que deux fils, le curopalate Ašot et David-Arkaïk. Le troisième fils de Bagrat serait donc le père de Krikorikios et d'Apoganem.

De plus, d'après Constantin Porphyrogénète, Krikorikios et Smbat étaient parents. C'est exact : ils étaient les petits-fils de deux frères, Bagrat et Smbat, par conséquent cousins sous-germains. Quant au lien de parenté qui existait entre les fils d'Arkaïk et Smbat, Constantin Porphyrogénète tient les premiers pour les neveux du second ; c'est exact encore, si du moins il entend par neveux les fils d'un cousin germain. De plus, l'un des fils d'Arkaïk, Ašot, avait épousé la nièce de Smbat, la fille de son frère Šapouh. Arkaïk lui-même avait pour femme la sœur de Derenik, mari de Sophie, la sœur de Smbat.

Krikorikios, dont le nom est une forme vulgaire de Grigorik, diminutif de Grégoire, est bien connu de l'historien Jean Catholicos, qui passa même quelque temps auprès de lui après la mort tragique du roi Smbat. Catholicos fait l'éloge de ce prince, « grand, prudent et d'une sagacité extraordinaire », à l'en croire. Smbat, épuisé par sa longue lutte contre le Sağide Jūsuf, fit une dernière tentative pour se débarrasser de son redoutable adversaire. Vers 910, avant de s'enfermer dans le château de Kapoyt, où il devait capituler un an plus tard, il fit appel, par l'intermédiaire du prince Grégoire de Taron, qui est notre Krikorikios, au calife, « pour qu'il éteignît l'incendie allumé par l'émir impie » et qu'il rétablît la paix. Grégoire fit de son mieux auprès du calife, mais n'obtint rien de lui : le moment était peu propice en raison des troubles qui avaient éclaté en Égypte et qui absorbaient toute l'attention du souverain (2).

(1) Asołik, II, 2, p. 107. L'historien tient ce renseignement de bonne source, peut-être de Šapouh Bagratide. Il ajoute que Bouga avait massacré les habitants de Khoyth, « sur la montagne qui s'appelle Vašginak », détail inconnu d'ailleurs. Markwart, sans connaître ce passage, a supposé que Krikorikios était le fils d'un troisième fils de Bagrat (*Südarmenien*, p. 324).

(2) Jean Cath., p. 127.

En effet, le 8 janvier 910, ‘Ubeid Allâh s'était proclamé mahdi et avait occupé Alexandrie. Le Califat se trouvait aux prises avec le redoutable mouvement des Karmates. Ses troupes opéraient en Égypte contre les rebelles (1).

Krikorikios est encore mentionné dans l'Histoire du Pseudo-Šapouh, où il est dit que « Derenik Arcrouni avait marié sa fille au patrice Grégoire et qu'elle était belle et fort aimée de son mari » (2). Il pourrait y avoir ici — le fait est inconnu d'ailleurs — un souvenir confus du mariage de la sœur de Derenik avec David Arkaïk, l'oncle de Grégoire.

Constantin Porphyrogénète accuse Grégoire de Taron d'avoir pratiqué une politique ambiguë. Mais s'il n'est arrivé au pouvoir qu'en 898, après la bataille de T‘oukh, son règne n'avait pas assez duré, en janvier 900, pour permettre un pareil jugement. Faut-il croire que Grégoire avait régné auparavant sur une partie de Taron? Il est plus vraisemblable que Constantin Porphyrogénète vise surtout la politique pratiquée par le prince arménien après son retour de Constantinople.

Le voyage à Constantinople de son fils Ašot, puis celui de son frère Apoganem, avec les fils d'Arkaïk, se placent entre 898 et 900, après la bataille de T‘oukh et avant le voyage de Grégoire (3). Apoganem se rendit une seconde fois auprès de l'empereur, devint patrice et fut fiancé à la fille de Constantin. Grégoire voulut, lui aussi, retourner à Constantinople et en demanda l'autorisation à l'empereur. Le texte de Porphyrogénète, peu clair en cet endroit, ne permet pas de discerner s'il s'y rendit. Ce qui est certain, c'est qu'on accéda à sa demande et qu'on lui céda la « maison du Barbare ». Tout ceci se passait sous le règne de Léon VI le Sage.

Sous Romain Lécapène, Grégoire demanda à échanger la « maison du Barbare » contre un domaine en Keltzène.

(1) Weil, *Geschichte der Chalifen*, II, p. 594.

(2) Pseudo-Šapouh, p. 49.

(3) Philothée écrivit son *Cletorologion* pendant l'indiction III, c'est-à-dire l'année même où Grégoire fut reçu à la cour. La description de la réception du prince de Taron, dans le *De Cerimoniis*, ne viendrait-elle pas de là?

L'empereur lui accorda le proasteion de Grégoras, qui se trouvait dans cette région. Mais Tornikios, le fils d'Apoganem, protesta contre les agissements de son oncle, qui s'était approprié un bien appartenant à son père. Les princes arméniens, Gagik de Vaspourakan, le curopalate d'Ibérie et le prince des princes Ašotikios (Ašot Erkat‘) protestèrent de leur côté contre le traitement privilégié dont jouissait Grégoire. Romain Lécapène cessa de verser à celui-ci la pension en argent qu'on lui faisait à titre de stratège de Taron, mais continua, pendant trois ou quatre ans, à lui envoyer des prestations en nature d'une valeur équivalente, après quoi il cessa toute espèce de rémunération. Ces événements se passaient pendant les premières années du règne de Lécapène. Parmi les princes protestataires figurait le curopalate d'Ibérie, Adranaser, personnage bien connu, contemporain du roi Smbat et de son fils Ašot Erkat‘. Le titre de curopalate lui avait été octroyé par Léon le Sage (1) Smbat le couronna roi en 899. D'après la tradition géorgienne, il mourut en 923 (2). Les faits que nous venons de rapporter sont donc antérieurs à cette année et postérieurs à décembre 919, date de l'avènement de Lécapène. C'est de cet Adranaser que les chroniqueurs byzantins nous disent : *τηνικαῦτα δὲ καὶ ὁ κουροπαλάτης Ἴβηρ ἐν τῇ πόλει παρεγένετο* (3). Il arriva à Constantinople l'année où mourut la femme de Lécapène, Théodora, et où fut couronnée la femme de son fils Christophe, Sophie, c'est-à-dire au cours de la Xe indiction, soit en 922. Le voyage du curopalate n'était pas sans rapport, sans doute, avec le cas de Krikorikios. Peut-être les princes jaloux de la situation privilégiée de Grégoire l'avaient-ils député à Constantinople, pour y plaider leur cause.

(1) *De adm. Imp.*, 45, p. 199. Cet *Ἀδρανασή* n'était pas le fils d'Ašot, comme le croit Constantin Porphyrogénète, mais le fils de David. Il ne faut pas le confondre avec un autre *Ἀδρανασή*, qui était le père du curopalate Ašot, contemporain de Constantin Porphyrogénète (*ibid.*, 46, p. 217). Cet Ašot mourut en 954.

(2) Cf. Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, p. 273.

(3) Cont. Théoph., p. 402. Sym., p. 733. Georges le Moine, p. 894.

Krikorikios obtint de l'empereur le proasteion de Grégoras, au lieu de celui de Patzatès, qu'il avait demandé. Le terme « proasteion », comme on le sait, désigne un bien-fonds, une propriété, un domaine. Patzatès est évidemment une corruption pour Tatzatès, arm. Tačat, nom connu des auteurs byzantins.

Tatzatès doit être le riche Arménien qui, de concert avec le Chalde Adrianos, se révolta contre l'empereur Romain Lécapène, à l'instigation du stratège de Chaldie, Boilas. Jean Kourkouas, domestique des scholes, fut chargé d'étouffer la révolte. Les rebelles occupèrent la forteresse de Païperte (arm. Baberd, aujourd'hui Baïburt). Le domestique les battit, s'empara des principaux officiers et leur fit crever les yeux. Tatzatès se réfugia dans un autre château, mais capitula peu après, ayant reçu la promesse qu'il ne lui serait fait aucun mal, et arriva à Constantinople. L'empereur lui pardonna, le nomma manglabite et le fit garder à vue dans le palais des Manganes. Ayant tenté de s'enfuir, il fut aveuglé. Le fauteur des troubles, Boilas, ami de Lécapène, fut enfermé dans un couvent. Jean Kourkouas confisqua les biens des rebelles, *τὰς οὐσίας αὐτῶν δημεύσας* (1).

C'est le domaine de ce Tatzatès, désormais confisqué, que convoitait le prince de Taron. Pour que notre identification soit certaine, il reste à préciser la date de la révolte dont nous venons de parler.

Les chroniqueurs placent cet épisode entre la Xe et la XIe indiction, soit entre 922 et 924 (2). Nous croyons que

(1) Cont. Théoph., p. 404. Sym. p. 734. Georges le Moine, p. 896, donne la forme *Τζάντζης*, qui est le nom d'un stratège de Macédoine.

(2) Dans le texte imprimé, on lit X^e^ et IIe indiction, ce qui est une faute évidente pour X^e^ et XIIe indiction. On trouve cette leçon fautive chez Cont. Théoph., p. 405, Syméon, p. 735 et Georges le Moine, p. 898. A la date en question, les chroniqueurs rapportent que le roi bulgare Syméon marcha sur Constantinople, au mois de septembre. Le patriarche Nicolas alla discuter avec lui des conditions de paix. Mais Syméon voulut conférer avec l'empereur en personne et le rencontra en effet le jeudi 9 septembre. C'est ce jour-là que la paix fut conclue. Le Continuateur de Théophane et Georges le Moine se trompent l'un et l'autre en plaçant l'entrevue, le premier, le 9 novembre, le second, le 19 du même mois. Seul Syméon (p. 736) nous

c'est là la date du châtiment du rebelle, mais que la révolte proprement dite remonte à 921, et voici pourquoi.

Un historien arménien rapporte que la deuxième année du règne de Lécapène, l'armée byzantine, sous le commandement du domestique des scholes, fit une expédition contre la ville de Dovin (1).

Constantin Porphyrogénète connaît cette campagne. Il en fait mention à propos des dévastations de Jean Kourkouas en Phasiane : *ὁ μάγιστρος Ἰωάννης ὁ Κουρκούας ἀπερχόμενος κατὰ τοῦ κάστρου Τιβίου* (2)....

La Phasiane, d'après le même auteur, avait été ravagée, avant Jean Kourkouas, par son frère Théophile, à l'époque où il était stratège de Chaldie.

Quand Tatzatès se révolta, la Chaldie avait pour stratège Bardas Boilas, qu'on considéra comme le véritable fauteur des troubles et qui fut destitué et enfermé dans un couvent. Théophile Kourkouas lui succéda et ravagea la Phasiane avant que son frère la dévastât à son tour en 921. Cette révolte semble être en rapport avec l'avènement de Romain Lécapène. Bardas Boilas, grand seigneur ami de Lécapène, poussé peut-être par la jalousie, voulait se tailler une principauté. En tout cas Tatzatès, victime de l'ambition de Boilas,

en donne la date exacte : le jeudi 9 septembre. Mais tous trois sont d'accord pour placer l'événement avant la XIII[e] indition. La date donnée par Syméon correspond à l'année 924, où le 9 septembre tomba un jeudi, tandis que le 9 novembre tomba un un mardi, et le 19 novembre un vendredi. Il n'est donc pas douteux qu'il faille lire, dans les passages cités plus haut, *ἰνδικτιῶνος ιβ'*, au lieu de *ἰνδικτιῶνος β'*. Cette faute commune aux trois chroniqueurs est un exemple intéressant de la parenté qui existe entre eux.

(1) Asoɫik, III, 6, p. 170, fait commencer le règne de Lécapène en l'an 365 E.A. = 916. Il lui assigne une durée de vingt-deux ans et fait commencer celui de Constantin Porphyrogénète en 392 E.A. = 943-944 (p. 179). D'après ces dernières indications, la première année du règne de Lécapène se placerait en 370 E.A. (392-22 = 370), ou, si l'on ne compte pas l'année 392, en 369 E.A. = 920, ce qui est exact, Romain s'étant emparé du pouvoir en décembre 919. Il est évident que 365 est une faute de copiste pour 368 (յկե pour յկը). L'expédition de Jean Kourkouas, datée de la deuxième année du règne de Lécapène, a donc eu lieu en 921.

(2) *De adm. Imp.*, 45, p. 200.

fut dépouillé de ses biens. On voit donc qu'il est permis d'identifier le proasteion de Tatzatès avec le domaine confisqué au rebelle arménien.

Quant au proasteion de Grégoras, cédé par l'empereur à Krikorikios, il ne s'agit certainement pas du village de T'il en Keltzène, qui faisait partie des propriétés de Grégoire l'Illuminateur. Il serait plus vraisemblable d'identifier ce Grégoras avec le Grégoras Iberitzès que nous connaissons par l'histoire d'Andronic Doucas. C'est lui qui fut chargé, en qualité de domestique des scholes, de poursuivre Andronic lors de sa fuite, en 906-907 (1). Plus tard, en 914, il prit part à la conjuration qui avait pour but de faire monter Constantin Doucas sur le trône. Il sut se dérober au châtiment qui l'attendait en se réfugiant dans l'église Sainte-Sophie; mais on l'en arracha et on l'enferma dans le couvent de Stoudios (2). Constantin Doucas avait épousé la fille de Grégoras et était domestique des scholes au moment de sa tentative de coup d'état. Il avait donc succédé à son beau-père dans cette charge.

Il se pourrait fort bien que le proasteion de Grégoras fût le domaine de Grégoras Iberitzès. On ne connaît pas d'autre personnage de ce nom à l'époque qui nous occupe Le surnom de Grégoras pourrait nous faire croire qu'il était d'origine ibérienne ou géorgienne. Mais les Géorgiens ne feront leur apparition à Byzance que plus tard. Grégoras était un Arménien de naissance, qui reçut le surnom d'Ibérien à cause de sa foi chalcédonienne (3). Il pouvait donc avoir des terres en Keltzène.

A la mort de Krikorikios, son neveu Tornikios fit valoir ses droits sur le proasteion de Grégoras, passé à Pankratios,

(1) Cont. Théoph., p. 372; Georges le Moine, p. 867. Syméon p. 710, place la fuite d'Andronic en la 23e année de Léon VI (909), tandis que les sources arabes la datent de l'an 294 H. (= octobre 906 - octobre 907).

(2) Cont. Théoph., p. 382-383. Sym., p. 718-719. Georges le Moine, p. 874-875.

(3) Le surnom Iviritzis rappelle l'arménien (I)v(i)ratzi, le géorgien (I)beridze, mais n'a aucun rapport avec eux. Ἰβηρίτζης est une diminutif de Ἴβηρ.

le fils et successeur du Taronite. Romain Lécapène trancha le différend en leur retirant le domaine en litige.

Ce fut peut-être à cette occasion que Pankratios se rendit à Constantinople. L'empereur lui conféra le titre de patrice et le nomma stratège de Taron. De plus, le domaine de Grégoras lui fut cédé à titre de résidence viagère pour sa femme, la fille du magistre Théophylacte.

Krikorikios avait partagé ses biens entre ses fils et ses neveux. Pankratios ne régnait donc que sur une partie de Taron ; l'autre partie appartenait à ses cousins, les fils d'Apoganem (*τὸ δὲ ἥμισυ οἱ τοῦ 'Απογάνεμ τοῦ πατρικίου*). On voit par ce pluriel que Tornik n'était pas le seul fils d'Apoganem. A la mort de Tornik, sa veuve et son fils émigrèrent à Constantinople. L'empereur voulut prendre possession du patrimoine du prince défunt. Mais Pankratios et son frère Ašot s'y opposèrent et lui offrirent en échange la ville d'Oulnoutès, de manière à garder tout Taron sous leur autorité.

II

Dans le récit que nous venons de faire figurent quelques personnages qui, ayant joué en qualité d'agents de l'empereur un rôle dans les négociations avec les dirigeants arméniens, méritent notre attention. Ce sont Sinoutès (*Σινούτης*), Théodore, Constantin, Krinitès (*Κρινίτης*) et Théophylacte.

Sinoutès est appelé *ἐκεῖνος ὁ εὐνοῦχος*, ce qui indique qu'il s'agissait d'un personnage bien connu. Il exerçait la charge de *χαρτουλάριος τοῦ δρόμου* à l'époque où il fut envoyé en Taron. Le chartulaire était l'un des six fonctionnaires qui formaient l'office de logothète du drome (2). *Sinoutès* est un surnom du même genre que *Taronite* ou *Baspourakanite*, indiquant que celui qui le portait était originaire de la province arménienne de *Siuni-k'* (3), région qui comprenait le lac Sevan et s'étendait jusqu'à l'Araxe. Le prénom de Sinoutès ne nous est pas connu, non plus que l'époque à laquelle il émigra à Byzance.

Théodore, le traducteur arménien, est certainement le personnage qui, d'après Jean Catholicos, vint chez celui-ci, dans le Taron, pour le conduire avec le roi Ašot à Constantinople. Le catholicos se garda de le suivre, mais l'arrivée d'Ašot dans la capitale, en 914, est attestée par les chroniqueurs byzantins (4).

(2) PHILOTHÉE (= *De Cerimoniis*), II, p. 718.

(3) EUSÈBE DE CÉSARÉE, *Préparation évangélique*, VI, 31, mentionne ce pays sous le nom de *Σαυνία*; PROCOPE, *Pers.*, I, 74, appelle ses habitants *Σουνῖται*. *Σινούτης* est mis pour *Σιουνίτης* ou *Σουνίτης*.

(4) Cf. *Ašot de Fer*, dans *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'histoire orientales*, t. III, 1935.

Jean Catholicos l'appelle Théodore Vaslikos (1). Il n'est pas difficile de reconnaître dans ce nom le mot grec *βασιλικός*. Chez Constantin Porphyrogénète, c'est Sinoutès, et non pas Théodore, qui est appelé *βασιλικός* : *ἐξαπεστάλη βασιλικὸς ἀντ' αὐτοῦ* (sc. *Σινούτου*) *ὁ πρωτοσπαθάριος Κωνσταντῖνος* (2). Quant au sens précis du mot, il est difficile à déterminer. C'était un *βασιλικός* qui fut chargé par l'empereur Léon le Sage d'aller recueillir les biens de la dame Danélis (3). Il appartenait à la classe des notaires impériaux, *βασιλικοὶ νοτάριοι τῆς σακέλλης*, ou *τοῦ εἰδικοῦ*. Chez Yahya d'Antioche, *βασιλικός* est un agent fiscal : lorsque Skléros arriva de Bagdad à Mélitène, il enleva au « basilic », باسليق, tout l'argent qu'il trouva chez lui. En 987 un certain Kuleb était, d'après le même historien, « basilik et gouverneur de la ville de Mélitène ». Lorsque Basile conquit la Bulgarie en 1018, il organisa le pays et y « nomma des basilik-s, c'est-à-dire, des gérants de toutes les affaires et des biens », dit le même Yahya (4).

Le caractère de la mission de Théodore ne permet pas de le tenir pour un *βασιλικός* dans le sens que donne à ce mot Yahya. Philothée connaît une dignité, *ὁ πρωτοσπάθαριος τῶν βασιλικῶν*, qui avait dans son office un domestique *τῶν βασιλικῶν* et des *βασιλικοὶ μανδάτορες* (5). Il est probable que Théodore était un de ces *mandatores*.

Constantin était protospathaire et *δομέστικος τῆς ὑπουργίας*. Dans la liste de Philothée se trouve *ὁ δομέστικος τῆς ὑπουργίας*, fonctionnaire qui est connu aussi de Constantin Porphyrogénète. Cette charge désignait le service privé du palais, la domesticité (6).

Constantin est appelé *ὁ τοῦ Λιβός*, « fils de Lips ». Ce Lips n'est pas un inconnu : il portait aussi le nom de Constantin.

(1) Jean Catholicos, p. 154.
(2) *De Administr. Imper.*, p. 184.
(3) Théoph. Cont., p. 320.
(4) Baron V. R. Rosen, *L'empereur Basile Bulgaroctone* (en russe), pp. 1-2, 22, 59.
(5) Philothée = *De Cerimon*, II, p 713 et 718.
(6) *De Cerim.* II, p. 463 ; aussi Philothée = *De Cerimon.*, II, p. 736.

Il avait invité l'empereur Léon VI à assister à l'inauguration de l'église qu'il avait construite près des Saints-Apôtres, et à déjeûner chez lui. C'était au mois de juin. Soudain se leva en tempête le vent appelé *Lips*, *ἄνεμος ὁ λεγόμενος Λίψ*, qui sévit avec une telle violence qu'un grand nombre de maisons et d'églises furent endommagées. Les habitants, saisis d'épouvante, abandonnèrent leurs demeures, croyant que la fin du monde était arrivée. Heureusement, une pluie abondante vint mettre fin à l'orage (1).

Il paraît que c'est à cet événement fâcheux que Constantin doit son surnom de Lips ; ce fut peut-être son hôte impérial lui-même qui lui donna par plaisanterie ce sobriquet, dans le sens de « pluvieux ». Pourtant, Syméon le Logothète place l'orage la 22e année de Léon VI, donc en 908, sans d'ailleurs parler de Constantin ni de son couvent (2). Comme le surnom se trouve mentionné dans le récit de la mission de Constantin en 899, c'est-à-dire avant la date présumée de l'orage, notre conjecture en paraît compromise. Mais il faut d'abord remarquer que la chronologie de Syméon est très arbitraire et n'inspire pas confiance ; ensuite, si la mission de Constantin se rapporte à l'an 899, le récit qui nous en parle est écrit postérieurement à l'an 908. Par conséquent, la mention du surnom dans ce récit ne peut guère être inquiétante pour notre conjecture. Au surplus, il n'est pas certain que la mission ait eu lieu en 899 ; il paraît plus probable qu'elle remonte à 909, comme nous le verrons à l'instant.

Constantin Lips prit part à la révolte de Constantin Doukas en 913 et n'échappa à la justice impériale que par la fuite (3). Il fut ensuite grâcié et accompagna Léon Phocas, domestique des scholes, dans l'expédition contre les Bulgares,

(1) Théoph. Cont., p. 371 ; Georg., p. 866, dit que le couvent bâti par Constantin se trouvait à *Μαρδοσαγγάρη*. D'après Mordtmann, la *μονὴ τοῦ Λιβός*, dédiée à la Ste Vierge, paraît être la mosquée actuelle de Fenari Isa, dans le quartier de Kalidjilar Kioski. (*Esquisse topographique de Constantinople*, pp. 71-72) ; cf. H. Delehaye, *Deux typica byzantins de l'époque des Paléologues*, Bruxelles, 1920, p. 178.

(2) Sym., p. 709.

(3) Théoph. Cont., p. 384. Georg., p. 877. Sym., p. 718, ne donne pas le nom de Constantin.

où il tomba dans la bataille près du fleuve Achélous, le 20 août, indiction V, donc en 917 (1).

L'autre Constantin, *ὁ τοῦ Λιβός*, qui fut envoyé en Arménie, vivait encore sous Constantin Porphyrogénète, et à cette époque il était anthypatos,patrice et grand hétériarque : *ὁ νῦν ἀνθύπατος πατρίκιος καὶ μέγας ἑταιρειάρχης·* C'était donc le fils de Constantin Lips. A la suite du coup d'état du 20 décembre 944, la charge d'hétériarque fut confiée à Basile Peteinos ou Peteinakès : *Βασίλειον, ᾧ ἐπίκλην Πετεινός, πατρίκιον καὶ μέγαν ἑταιρειάρχην... πεποίηκεν.* (2). Notre Constantin doit donc avoir été le successeur de ce Basile dans la charge d'hétériarque à l'époque où Constantin Porphyrogénète écrivait son traité sur Taron, vers 951.

Cependant Constantin qui, en 899, était assez âgé pour avoir une fille nubile, prête à épouser le prince Apouganem, devait être trop vieux vers 950, pour pouvoir assumer la charge d'hétériarque. On est porté à croire que le Porphyrogénète a confondu le fils avec le père, et qu'en 899, c'est probablement le père qui a été envoyé en Arménie, et non le fils. A moins qu'il ne faille admettre que Krikorikios est arrivé à Byzance non pas en 899, mais en 909 ; dans ce cas, il faudrait donc lire chez le Porphyrogénète *ἰνδικτιῶνι* <ι>γ', au lieu de *ἰνδικτιῶνι γ'*, du texte imprimé. On rajeunira ainsi le fils de 10 ans et on aplanira, du même coup, les difficultés que nous avons signalées plus haut.

Constantin Lips avait encore un autre fils, qui portait le nom arménien de Bardas, ce qui prouve l'origine arménienne de cette famille et fait comprendre le choix qu'on avait fait de Constantin pour le déléguer plus d'une fois auprès des princes souverains de l'Arménie. Bardas fut mêlé à la conjuration qu'avait organisée Basile Peteinos pour renverser Romain II en 961 (3).

Nous possédons un sceau qui porte la légende : *ΚΩΝΟ ΛΙΒΗΣ*, c'est-à-dire *Κωνσταντῖνος ὁ Λιβής*. (4). La lecture ne semble

(1) Théoph. Cont., p. 389. Georg. p. 881, Sym., p. 724.

(2) Théoph. Cont., p. 436. Sym., p. 753, ayant omis le nom de Marien Argyros, sa charge, (*κόμης τοῦ στάβλου*) est rapportée à Peteinos. Georg., p. 921, a la forme diminutive *Πετεινάκης*.

(3) Les noms des conjurés sont conservés chez Cédrénus, II, p. 341-342

(4) Schlumberger, *Sigillographie*, p. 673.

pas être correcte. Il s'agit certainement de la famille dont nous nous occupons. Il faut par conséquent lire : *Λιβός*, ou peu-être *Λίβας*, ce qui serait la forme populaire de *Λίψ* (1). Le propriétaire de ce sceau était probablement le même personnage que l'hétériarque Constantin, le fils de Constantin Lips.

Krinitès, *Κρινίτης*, protospathaire et traducteur arménien, représente une famille dont l'histoire connaît quelques autres membres. Le prénom de ce Krinitès n'est pas connu ; Krinitès est un nom patronymique.

Le premier qui ait porté ce nom patronymique était le gendre de l'empereur Théophile, Alexios-Mouselé. Les Arméniens byzantins avaient l'habitude de doubler leur nom national d'un nom byzantin. *Mouselé* ou *Mousel* est un nom arménien, propre à la famille des Mamikoniens. Alexios-Mouselé, proclamé César, passait pour héritier du trône, mais la mort de sa femme et la naissance de Michel déjouèrent ses projets, et il finit sa vie dans le couvent d'Anthémius, qu'il avait bâti lui-même et où se retira également son frère Théodose, patrice et guerrier de renom (2).

Un premier prince, connu sous ce double nom, était stratège du thème des Arméniaques au temps de Constantin VI et il fomenta une révolte contre l'ambitieuse Irène, en 790 (3).

Le troisième Alexios, *ἐκεῖνος περιβόητος τὸ γένος Ἀρμένιος*, qui s'appelait probablement aussi Mouselé, se distingua sous le règne de Basile I par la conquête de Chypre, qu'il gouverna pendant sept ans (4).

Enfin, un quatrième Alexios-Mouselé se rencontre sous Romain Lécapène : il commandait la flotte, en qualité de drongaire, dans l'expédition contre Syméon, le roi bulgare, en 921 : pour seconder l'armée, il descendit à terre, mais, en regagnant son vaisseau, il tomba à l'eau et périt sous le poids de ses armes (5).

Tous ces porteurs du même double nom sont d'origine commune et descendaient l'un de l'autre, probablement en ligne

(1) Cf. H. Delehaye, *op. cit.*, p. 174.
(2) Théoph. Cont., pp. 107-109. Sym., p. 630. Georg., pp. 794-795.
(3) Théophane, *Chronographie*, sous l'an 6283.
(4) Const. Porph., *De Thematibus*, p. 40.
(5) Théoph. Cont., p. 401. Sym., p. 733. Georg., p. 893.

directe. Ce qui paraît étrange, c'est que seul le César Alexios-Mouselé est dit être de la race des Krenitès : *ὁ δὲ ἀνὴρ τῆς τῶν Κρηνιτῶν κατήγετο γενεᾶς, χώρας τῆς τῶν Ἀρμενίων.* Cinq autres personnes, distinctes des Alexios-Mouselé, portent cependant le patronyme de Krenitès. Ce sont : Procope, Georges, Arotras, Abessalom et Pascal.

Procope vivait sous le règne de Léon le Sage. En 889, il conduisit l'armée impériale avec un autre Arménien, Kourtikès, contre le roi bulgare Syméon et perdit la vie au cours de cette campagne (1).

Georges Krinitès est aussi contemporain de l'empereur Léon VI. Il est mentionné dans l'histoire de la fuite de Samonas : Georges et Basile Kamateros furent chargés de poursuivre le ministre en fuite (2).

Arotras Krinitès était protospathaire et stratège du Péloponèse sous le règne de Romain Lécapène. A cette époque, des troubles s'élevèrent parmi les tribus des Mélinges et des Ezérites qui se refusaient à acquitter leurs engagements fiscaux. Le stratège du pays, Jean, se montra incapable de les ramener à la raison. C'est alors que Lécapène le remplaça par Arotras. Celui-ci prit des mesures énergiques qui amenèrent les rebelles à composition. Ensuite Arotras fut transféré en Grèce et on lui donna pour successeur, dans le Péloponèse, un autre Arménien, qui s'appelait Bardas Platypodès et avait la dignité de protospathaire. Le général *Φωτεινός ὁ τοῦ Πλατυπόδη,* qui périt dans la guerre de 921 contre les Bulgares, était le fils de ce Bardas. Auprès de Bardas se trouvait, entre autres officiers, Léon Agelastos (= « le morose ? »), qui fut nommé plus tard stratège du thème des Arméniaques. Il était probablement aussi d'origine arménienne(3) !

(1) Théoph. Cont., p. 358. Georg., p. 853. Sym., p. 701, ne mentionne pas Krénitès. Le prénom de Krénitès, Procope, s'est conservé chez Cédrénus, II, p. 254.

(2) Théoph. Cont., p. 369. Georg., p. 863. Sym., 708, ne donne pas le nom de Georges ni de Basile.

(3) Const. Porph., *De Admin.*, pp. 222-223. Le surnom de *Πλατυπόδης* (pour *Πλατυπούς*), « aux larges pieds », rappelle l'arménien Թաթուլ *T'at'oul,* nom propre, qui signifie « celui qui a de grosses ou de larges pattes ». Sur Agelastos, stratège des Arméniaques, cf. Théoph. Cont., p. 443.

Arotras avait un fils du nom d'Abessalom, *'Αβεσσαλὼμ ὁ τοῦ 'Αροτρᾶ*, qui adhéra au parti de Constantin Doukas en 913 et fut aveuglé. *'Αβεσσαλώμ* est évidemment une mauvaise leçon pour *Μουσελώμ* ou *Μουσελέ*. Les copistes grecs ont altéré le nom arménien d'abord en *Μουσελὼμ*, comme on le voit dans le Digénis Akritas, puis en *'Αβεσσαλώμ* (1).

Pascal, *Πασχάλιος*, protospathaire et stratège de Lombardie, se présenta, sur l'ordre de Romain Lécapène, à Hugues, pour demander la main de sa fille pour Romain, fils de Constantin Porphyrogénète, en 943. Plus tard, en 961, Basile Peteinos conçut le projet de s'élever contre Romain II et attira dans la conspiration le patrice Pascal et Bardas Lips. L'empereur exila Pascal, mais ensuite il lui pardonna son crime et le fit sortir de sa retraite (2). En 963, nous le voyons aux côtés de Marianos Apambas et de Nicolas Tornikès contre Nicéphore Phocas (3).

C'est Cédrénus qui nous apprend que Pascal était un Krénitès. Il dit que Constantin Porphyrogénète nomma Krénitès de Chaldie, stratège de Calabre : *παρὰ τοῦ Πορφυρογεννήτου ὁ Κρηνίτης Χαλδίας τῆς Καλαβρίας γενόμενος στρατηγός*. Pour repousser les Sarrasins, Constantin envoya en Calabre des troupes sous le commandement du patrice Malakenos, *ἑνωθῆναι κελεύσας τῷ στρατηγῷ τῆς χώρας (Πασχάλιος δ' οὗτος ἦν, ὁ πρὸ μικροῦ μνημονευθείς)*. Il en résulte donc que Krénitès et Pascal sont une seule et même personne. Ce Krénitès, selon le même auteur, se permit une spéculation pour s'enrichir : il achetait le blé de sa province à bas prix et le revendait plus cher au dehors. L'empereur Constantin, mis au courant de cette affaire, destitua le stratège, confisqua ses biens et le malheureux finit misérablement (4). Ce récit d'ailleurs s'accorde fort mal avec ce que raconte Cédrénus lui-même, d'après les chroniqueurs antérieurs (5) : Pascal aurait déjà été stratège de Lombardie en 943 ; ce ne serait donc pas

(1) Théoph. Cont., p. 384. Georg., p. 876 a *'Αβεσαλών*, Sym. ne le connaît pas.
(2) Théoph. Cont., p. 431. Georg. p. 917. Sym., p. 748.
(3) *De Cerim.*, p. 435.
(4) Cédrénus, II, pp. 357-358.
(5) *Id.*, p. 319.

Constantin, mais Romain Lécapène qui l'aurait nommé en Calabre, à moins que l'on n'admette qu'à cette époque, la Calabre formait un thème distinct de la Lombardie.

Enfin, un dernier membre de la même famille est mentionné en l'an 1065 comme catépan de Mélitène. Une troupe d'Arméniens, forte de 300 hommes, attaqua la région et tua son catépan Krinitès (1).

Si nous revenons à notre traducteur Krinitès, nous constatons qu'il est bien difficile de l'identifier à un des personnages que nous avons énumérés. En premier lieu, on ne peut pas l'identifier au traducteur Théodore. Il vivait sous Lécapène, comme Georges et Pascal. Ce dernier, appelé « de Chaldia », pour y avoir servi, pourrait plus facilement que Georges, être assimilé au traducteur. Mais ce n'est guère plausible.

Ce qu'il est bon de remarquer, c'est que la connaissance de la langue arménienne ne s'était pas perdue dans la famille de Krinitès, à en juger par la personne du traducteur. Cela semble d'autant plus étonnant que la famille de Krinitès faisait remonter son origine jusqu'à Alexios-Mouselé. D'ailleurs aucun des Alexios-Mouselé ne s'appelle Krinitès, sauf le César. Il faut supposer que ce nom patronymique s'est attaché à une branche de la même maison, tandis que l'autre branche s'est contentée du nom d'Alexios-Mouselé, tout comme cela s'est produit pour la dynastie bagratide de Taron, dont une branche s'est approprié le nom de Taronite, et l'autre celui de Tornikios. Le maintien de la langue arménienne dans la lignée de Krinitès ne peut s'expliquer que par l'influence de nouveaux membres de la même famille, venus d'Arménie.

L'origine de ce patronyme n'est pas plus claire. Constantin Porphyrogénète écrit *Κρινίτης*, le Continuateur, *Κρηνίτης*, Georges le Moine, *Κρηνήτης*. Si l'on devait y voir le grec *κρήνη* « source », l'impérial écrivain, avec ses manies philologiques, n'eût pas manqué d'en faire la remarque. *Κρινίτης* est formé de la même manière que *Ταρονίτης*, *Σινούτης*, *Βασπαρακανίτης* et tant d'autres noms, c'est-à-dire qu'il est tiré

(1) Michel le Syrien, III, p. 164 (éd. Chabot). Ici se lit Krinotès, pour Krinitès

d'un nom géographique. Or, il y a en Arménie, dans la région de Degik', une localité qui rappelle ce nom. Degik', acc. Degis, d'où *Διγισίνη* (pour *Δηγισήνη*) de Georges de Chypre, *Τεκῆς* (et non pas *Τεκή*) chez Constantin Porphyrogénète, est situé à l'embouchure de l'Arsanias. Ce pays formait le domaine du prince Manuel et, après que celui-ci eut passé avec les siens à Byzance, il constitua le noyau du thème de Mésopotamie. L'une des trois forteresses que possédait la Dégisène s'appelait d'après l'ancienne *Géographie* du Pseudo-Khorène, Krni > Krini. Il semble que ce soit le berceau de la famille de Krinitès. Manuel, maître de la Dégisène, appartenait à la race des Mamikoniens ; de même Basak, l'autre prince arménien qui habitait dans cette même région et qui émigra à Byzance avec Mélias. L'aïeul des Krinitès, Alexios-Mouselé, était de la même race, comme son nom le fait supposer. La Dégisène, dont la situation était très importante au point de vue stratégique, avait joué un grand rôle dans les relations arméno-byzantines. Un de descendants du fameux Kekauménos dominait ici encore au XII[e] siècle, comme nous le verrons.

Le dernier personnage mentionné dans notre document, est Théophylacte le magistre, dont le prince Bagrat épousa la sœur. Il appartenait à la famille de Lécapène, puisque le prince arménien avait demandé une femme *ἀπὸ τῶν βασιλικῶν συγγενίδων*. On connaît deux personnages du nom de Théophylacte à cette époque : l'un était hétériarque, l'autre chef de l'écurie, *κόμης τοῦ στάβλου*. Le premier avait pour père un certain Dominikos, qui fut mêlé aux événements qui suivirent la mort de l'empereur Alexandre ; il dut céder son poste à Jean Garidas (1). Cet homme, tombé en disgrâce, ne peut être notre Théophylacte. L'autre Théophylacte n'est connu que par l'incident suivant. Romain Lécapène avait résolu d'en finir avec Théodore le précepteur de Constantin Porphyrogénète. Un jour qu'il était invité à dîner chez Théophylacte, Lécapène ordonna à Jean Kourkouas, qui était alors drongaire de la Veille, d'aller arrêter Théodore

(1) THÉOPH. CONT., p. 386, a omis le nom et l'appelle *Δομίνικος*. SYM., p. 722 et GEORG. p. 878 ont : Theophylacte, fils de Dominique.

et son frère Syméon et de les exiler (1). A ce moment, Théophylacte était patrice. Le fait se passait vers 919, avant que Romain Lécapène eût été proclamé César. Le mariage de la sœur de Théophylacte doit donc être placé à une date postérieure à l'an 919, à une époque où il était parvenu à la dignité de magistre.

III

Le récit du Porphyrogénète s'arrête, ainsi que nous l'avons vu, à Pankratios, c'est-à-dire Bagrat, fils de Krikorikios. Pour la suite de l'histoire de Taron, on dispose de sources arméniennes et arabes. Mais il n'est pas facile de voir qui succéda à Bagrat : son frère Ašot, ou une autre personne que les Arabes appellent Ibn Tornik.

Un prince arabe dit ʿAli-ibn-Bagafur, qui fut mêlé aux affaires des Hamdanides à Mosoul, se réfugia dans la ville d'Arzen et demanda du secours au prince arménien Ibn-Tornik. Cela se passait en 324 A.H. = nov. 935 - nov. 936.

Peu après, en 328 A.H. = oct. 939-940, le fameux Hamdanide Sayf-al-Daulah entra en Arménie, passa jusqu'à la région de Kalikala (= Théodosiopolis, auj. Erzeroum) et obligea les Byzantins à évacuer la forteresse de Hawčič, qu'ils avaient construite près de Kalikala. Le vainqueur revint à la ville d'Arzen pour y hiverner. Aussitôt que la neige fut fondue, donc au début du printemps de l'an 940, il se rendit à Xlatʿ, ville sur le lac de Van, et, de là, il envahit le pays d'Ibn Tornik, ruina la ville de Mouš et un sanctuaire très vénéré dans le pays (2).

Ces deux témoignages montrent que, de 936 à 940, régnait dans le Taron un prince nommé Ibn Tornik. La même année,

(1) Théoph. Cont., p. 397, Sym., p. 731, Georg., p. 890.

(2) Weil, II, pp. 674-675. Freytag, *Geschichte der Hamdaniden*, dans *Z.D.M.G.*, X, 1856, p. 467 ; cf. Markwart, *Südarmenien*, 1930, p. 463. V. Rosen, *L'empereur Basile Bulgaroctone* (en russe), p.105, lit le nom du prince fugitif, ʿAli-ibn-Bağafar ; Weil et Freytag, ʿAli-ibn-Abi-Gafar. Pendant une seconde incursion, Sayf-al-Daulah poussa jusqu'à Colonia, ce dont témoigne également Asołik, II, ch. 7, p. 179.

328 A.H. = 939-940, Sayf-al-Daulah vint de Mayāfarkin à Datvan, ville voisine de Xlatʿ; les princes d'Arménie se présentèrent à lui; parmi ceux-ci est nommé Ašot b. Grigor, à qui le prince musulman enleva Sanasoun, Koulp et Souleïman (1). Ašot b. Grigor est bien le frère de Bagrat. Il paraît avoir succédé à Ibn-Tornik en 940 et régna jusqu'en 967, comme l'atteste l'historien Asołik.

Mais qui est cet Ibn-Tornik? Tornik, le fils d'Apouganem, avait-t-il laissé en Taron un fils dont ne parle pas Constantin Porphyrogénète? Il est plus probable qu'il est identique à Bagrat, fils de Grégoire, et qu'il portait aussi le nom d'Ibn-Tornik comme une espèce de patronyme, reproduisant le nom éventuel de son grand-père, qui nous est inconnu. Markwart est de cet avis et croit qu'Ibn-Tornik serait une erreur pour Ibn-Grigor (2).

Si nous voulons rester dans le cadre des faits, nous devons nous contenter de constater qu'un prince Ibn-Tornik avait regné de 935-940, à qui succèda Ašot, de 940 à 966-7.

Asołik dit « qu'en 415 de l'ère armén. = 966-967, eut lieu une éclipse de soleil et qu'en ce temps mourut le prince de Taron, Ašot. Les Byzantins s'emparèrent de Taron ».

« En 417 E. A. = 968-969, continue le même auteur, le neveu de l'empereur Nicéphore, Varda (= Bardas) arriva avec une forte armée en Apahounikʿ, assiégea la ville de Manazkert, la prit et détruisit ses murailles » (3).

Cédrénus rapporte aussi que les frères Grégoire et Pankratios=Bagrat cédèrent le pays de Taron à l'Empire et qu'ils reçurent en échange le patriciat et des terres productives: *προσερρύησαν δὲ τῷ βασιλεῖ Γρηγόριος καὶ Παγκράτιος οἱ αὐτάδελφοι τῆς ἑαυτῶν παραχωρήσαντες αὐτῷ χώρας τοῦ Ταρών· οὓς πατρικίους τιμήσας καὶ κτήμασι ἐφιλοφρονήσατο πολυπροσόδοις* (4).

Ces deux frères sont les fils d'Ašot et ses héritiers. Le chro-

(1) H. F. AMEDROZ, *The arabic Mss of the History of the city of Mayyafariqin*, dans *J.R.A.S.*, 1902, p. 797. MARKWART, *Südarmenien*, p. 453 sqq.
(2) MARKWART, *Südarmenien*, p. 463.
(3) ASOłIK, III, ch. 8, p. 182.
(4) CÉDRÉNUS, II, p. 375.

niqueur byzantin place l'annexion de Taron en l'année de l'éclipse, qui eut lieu le 22 décembre, indiction XII, donc en 968 (1). Par cette annexion, l'Empire inaugura une politique qui sera désastreuse autant pour l'Arménie que pour Byzance. Après Taron, vint le tour de la principauté de David le Curopalate, puis celui du Vaspourakan ; plus tard, on appliquera le même traitement au royaume d'Ani et de Kars. Certes, il ne s'agit pas de cessions spontanées, comme l'assurent les historiens. Personne ne renonce de bon gré à ses biens, moins encore des princes à des domaines plusieurs fois séculaires. La vérité est plus simple : ce sont des actes de violence de la part de l'Empire. Le Taron fut la première victime de cette politique. Ses princes héritiers, Grégoire et Bagrat, avaient essayé de défendre leurs droits. On ne les voit pas s'en aller s'installer docilement sur les terres impériales qu'on leur donnait comme récompense. Nous trouvons donc le Taron sous un stratège byzantin en 975 — c'était un certain protospathaire Léon —, mais la question de l'annexion n'était pas encore liquidée ; tout au moins existait-il encore des points litigieux, tel le château d'Ayceaç-berd, que l'empereur Tzimiscès rendit à ses anciens propriétaires.

L'année suivante, lorsqu'éclata la révolte de Bardas Skléros, les princes spoliés de Taron, Grégoire et Bagrat, ainsi que Romain Taronite, furent les premiers à embrasser la cause du rebelle. Un autre prince, Zafranik, seigneur de Moxène, se joignit à eux. Le corps de cavalerie arménienne qui se trouvait au service de l'Empire prit également le parti de Skléros. Asołik, l'auteur qui nous a transmis ce renseignement, entend par là, certainement, les troupes du thème de Mésopotamie, dont Bardas Skléros était le gouverneur, lors de sa révolte. Il y avait été nommé par Basile, à la mort de Tzimiscès. A peine était-il arrivé à destination qu'il se souleva contre l'Empereur à Charpote, ou plutôt Charpoute, qui est le Xarberd arménien, la capitale du thème de Mésopotamie. Les Taronites n'étaient évidemment pas contents de leur sort et espéraient, grâce au soulèvement de Skléros, recouvrer le Taron. Pourtant, le rebelle échoua dans son entreprise. Victorieux au début, il fut mis en déroute le 24 mars 979 et se

(1) *Ibid.*

réfugia à Mayafarikin, et de là à Bagdad. Les partisans de Skléros se soumirent à l'Empereur et, avec eux, les Taronites. Grégoire fut honoré du titre de magistre.

Pendant la révolte de Phocas, de 987 à 989, Grégoire opérait aux côtés de l'empereur. A un moment critique, lorsque le rebelle menaçait gravement la capitale, l'empereur Basile chargea le Taronite de s'embarquer à Trébizonde et de faire une diversion militaire, destinée à attirer les forces du rebelle loin de la capitale. Pour parer à cette manœuvre, Bardas Phocas envoya son fils Nicéphore au Col tors demander du secours contre le Taronite au curopalate David, seigneur de Tayk'. Le curopalate expédia deux mille cavaliers sous le commandement d'un de ses vassaux et de deux fils de Bagrat, seigneurs de Chaldie. Ceux-ci attaquèrent le Taronite et le mirent en déroute ; mais dès qu'arriva la nouvelle de la défaite de Bardas Phocas, ils retournèrent chez eux (1). Les noms des fils de Bagrat nous ont été, heureusement, conservés par un auteur grec, qui dit : *στέλλονται τοίνυν πρέσβεις παρ' αὐτοῦ Φωκᾶ πρὸς τοὺς τῆς Περσαρμενίας στρατάρχας, τόν τε Παγκράτειάν φημι καὶ τῶν Τζουρβαλελην* (sc. *Τζουρβανελήν*), *συνήθεις ὄντας αὐτῷ καὶ φίλους τότε* (2). Donc les fils de Bagrat s'appelaient Bagrat et Čordvanel.

L'empereur Basile, comme le raconte Yahya sous l'an 379 H. = 11 avril 989 - 30 mars 990, indigné contre ces princes à cause du secours qu'ils avaient accordé au rebelle, tourna ses armes contre le maître de Tayk', David, et contre les fils de Bagrat, maître de Chaldia. L'armée avait pour chef al-Ğakrūs, qui tua le fils aîné de Bagrat et chassa le cadet (3). Or, d'après Asołik, un des partisans de Bardas Phocas, le magistre Čordvanel, fils du frère du moine T'ornik, s'étant emparé des régions de Derxène et de Taron, l'empereur envoya contre lui le patrice Jean, surnommé Portiz, qui lui livra deux combats ; au cours du second, Čordvanel fut

(1) Yahya chez Baron Rosen, *Basile le Bulgaroctone*, p. 24.
(2) Jean Lazaropoulos, *Sbornik istočnikov po istorii Trapezundskoj istorii*, publié par A. Papadopoulos-Kerameus, S. Pétersbourg, 1897, p. 82.
(3) Yahya, *ibid.*, p. 27.

tué dans la plaine de Bagarič en Derxène, en 439 E.A. = 11 février 990 - 11 février 991 (1).

Les deux renseignements s'accordent parfaitement. Le fils aîné de Bagrat est Čordvanel, le neveu de Tornik ;donc Bagrat était un frère du moine. Le général Ğakrus s'identifie avec Jean Portiz, dont le nom est évidemment estropié dans l'écriture si confuse de l'arabe (2). Les deux dates de la mort de Čordvanel concordent bien, si on place celle-ci après le 11 février et avant le 30 mars 990.

Lorsque Yahya dit que les fils de Bagrat étaient les maîtres de Chaldia, il entend assurément par Chaldia la région de Derxène qui faisait partie du thème de Chaldia. Le pouvoir impérial dans la Derxène fut consolidé après la conquête de Théodosipolis, faite par les Byzantins en 949, selon le témoignage d'Asołik (3). Les princes ibériens disputaient la région de cette ville à l'Empire. Ils chargèrent donc l'un des azats, Zourbanelès (= Čordvanel), d'aller à la capitale pour défendre leur cause (4). Le magistre Čordvanel, tombé en 990 en Derxène, était le petit-ils de ce Zourbanelès et portait donc le nom de son grand-père. Le mot arménien *ἄζατος*, **ազատ**, « noble », appliqué à Zourbanelès, ainsi que le nom arménien Tʻornik, « petit-fils », que portait le fils de Zourbanelès, l'illustre moine Tornik, surnommé Jean, prouvent que cette famille était d'origine arménienne, mais elle passait pour ibérienne à cause du rite chalcédonien ou ibérien qu'elle avait adopté. Zourbanelès paraît être originaire de Derxène. Le nom de son fils,Tornik,nous conduit en Taron et fait supposer une parenté, par les femmes, avec la maison d'Ibn-Tornik de Taron. Il est possible que la mère de Tornik fût la fille de cet Ibn-Tornik qui régnait en Taron vers 935.

Le magistre Čordvanel, qui avait mis la main sur Taron,

(1) Asołik, III, ch. 27, p. 251.

(2) Le nom de Portiz est rendu chez Asołik par Žan, qui est une prononciation régionale du grec Ἰάννις. On le reconnaîtra dans le premier élément de Ğakrus, qui est visiblement une mauvaise leçon de Ğ*nptrz*.

(3) Asołik, III, ch. 7.

(4) Const. Porph., *De Admin.*, p. 202.

le considérait peut-être comme l'héritage de sa mère. Les deux noms Tornik et Čordvanel apparaissent également dans la famille princière de Sasoun, la partie montagneuse de Taron, par suite évidemment d'une alliance avec la maison de Zourvanelès de Derxène. Le plus ancien membre de cette famille Sasounienne qui nous soit connu est Mušeł. Il n'est point d'origine bagratide, comme on le voit par son nom qui accuse nettement une descendance mamikonienne. D'ailleurs nous avons à ce sujet le témoignage de Grégoire Magistros, qui appelle Tornik, le fils de Mušeł, un prince mamikonien. Mušeł était contemporain du magistre Čordvanel et avait peut-être épousé la fille ou la sœur de ce Čordvanel ; les noms Tornik et Čordvanel seraient ainsi passés dans sa famille.

La région de Taron, qui appartenait jadis à la famille des Mamikoniens, était occupée par les Bagratides depuis des siècles. A la disparition de ces derniers, à la fin du xe siècle, les Mamikoniens reparurent dans leur ancien domaine. D'où venaient-ils ? A l'époque où les Bagratides régnaient en Taron, une branche des Mamikoniens s'était établie à l'ouest de Taron, sur les bords du bas Aracani (Arsanias). Le prince Manuel avec ses fils, le prince Basakès (= Vasak) avec ses frères qui émigrèrent à Byzance sous l'empereur Léon VI, représentaient cette branche. Comme le fils de Mušeł, Tornik, se dit maître non seulement de Sasoun, mais aussi de la forteresse d'Ašmušat, ancienne Arsamosata, on est porté à croire que la famille de Mušeł descendait de cette même branche des Mamikoniens, et que celle-ci, s'étant retirée dans la montagne inaccessible de Sasoun, avait pu se maintenir et exercer son pouvoir sur le vaste territoire qui va de Arsamosata à Taron.

De Moušeł, nous ne connaissons malheureusement rien d'autre que le nom. Son fils Tornik se distingua dans la lutte courageuse au cours de laquelle il chassa les Turcs en 1058, lorsque, après le sac de Mélitène, ils vinrent camper dans le Taron. Aristakès et Michel le Syrien parlent de cet exploit qu'ils attribuent aux Sanasouniens, sans donner le nom de Tornik. « Les Sinisaye, s'en étant aperçus, dit l'historien syrien, descendirent sur eux, occupèrent devant eux les routes et les chemins, de tous les côtés, et ils périrent

là de faim et de froid ; ceux qui survécurent furent tués par les Sinisaye et absolument aucun d'eux n'échappa » [1]. C'est Matthieu qui dit que les Sasouniens (= Sanasouniens) étaient commandés par T'ornik, fils de Moušeł.

T'ornik fut un rival redoutable pour le fameux Philarète, mais tomba victime des machinations de ce prince perfide en 521 E.A. = 1072-1073.

T'ornik laissait deux fils, Čordvanel et Vasak [2]. A Čordvanel succéda son fils Vigen, qui épousa une princesse arcrounienne, Melikst'i, fille de Hmayak de Moxène, dont il eut trois fils et une fille : Grégoire, Čordvanel († 1165), Kata († 1166) et Vasak. Čordvanel prit pour femme Vaniné la fille de Vasil, frère de Grégoire et Nersès les catholicos, et eut trois fils, Vasil, Šahinšah et T'ornik. Cette généalogie nous est parvenue dans le mémorial d'un évangile, que la princesse Mélikst'i avait commandé en 1169 en mémoire de sa fille Kata, morte en 1166 [3]. Son mari, Vigen, s'est rendu assez populaire pour prendre place dans l'épopée nationale *David et Mher*, où il représente sans doute toute la dynastie. L'historien Vardan nous a transmis un épisode, nettement épique, de la vie de Vigen, Le prince de Sasoun avait un voisin dangereux en la personne du dynaste musulman qui résidait à Xlat' et qui s'appelait Šahi-armen, « le roi arménien ». Un jour il entra en Sasoun et se mit à faire bombance dans un village. Vigen averti, vint assiéger la maison où il se trouvait. L'un des convives du joyeux prince se mit à se moquer de Vigen, seigneur du pays et s'écria : « O Vigen, où es-tu ? » Leur surprise fut grande lorsqu'ils entendirent la voix de Vigen, répondant à la fenêtre : « Me voilà ! J'y suis par la grâce de Dieu ». Il attaqua alors le Šahi-armen, le saisit et l'enferma dans son château. Mais peu après, Vigen le mit en liberté, après qu'il lui eut prêté un serment d'amitié [4].

(1) ARISTAKÈS DE LASTIVERT, ch. 21. MICHEL LE SYRIEN, III, p. 159 (éd. Chabot). MATTHIEU D'ÉDESSE, ch. 81

(2) MATTHIEU D'ÉDESSE, ch. 106 et 107.

(3) Ce mémorial a été publié par V. SRVANJTEANTZ, *T'oros Albar*, p. 308, et reproduit en partie par MARKWART, *Südarmenien*, p. 518.

(4) VARDAN, pp. 123-124.

D'après le même historien, Šahi-armen, dont le nom était Amir-Mirân, prit le pouvoir en 581 E.A. = 1132-3 et mourut en 634 E.A. = 1185-86. Vigen était mort auparavant et son petit-fils Šahinšah lui avait succédé. Šahi-armen n'ayant pas laissé d'héritiers, le chef de sa maison, un certain Bektamour, prétendait à sa succession. Tandis qu'il passait par Sasoun pour aller s'emparer du trône, Šahinšah le fit prisonnier et ne le relâcha qu'après avoir obtenu comme rançon la forteresse de T'arjean dans le Taron, ou, comme dit Michel le Syrien, des forteresses de son père (1). Le prince musulman viola sans scrupule son serment et non seulement il réclama à Šahinšah les forteresses cédées, mais il s'empara encore de tout le Sasoun. Par ailleurs, Vardan atteste que le Šahi-armen avait déjà soumis ce pays à son autorité et qu'il l'avait maintenu en paix durant soixante ans. Les Arméniens occupaient des forteresses dans la montagne de Sasoun, depuis de nombreuses générations ; en 1174, les Turcs s'en emparèrent, mais, sous la pression de l'émir de Maipherqat, ils furent contraints à les livrer au Šahi-armen, seigneur de Xlat' (2). Il paraît que cet émir était un des officiers de Sahi-armen, peut-être le même Bektamour dont il a été question ci-dessus.

Les fils de Čordvanel quittèrent Sasoun pour se rendre auprès de Léon, le prince de Cilicie, en 638 de l'ère arménienne = 1189-1190. Le motif de leur départ fut, sans doute, les grandes dévastations des Turcomans, qui commencèrent en 1496 de l'ère seleucienne = 1185 et durèrent huit ans. Tribus nomades, les Turcomans entrèrent en conflit avec les Kurdes, qui menaient la même vie errante et qui tentèrent de chasser les envahisseurs de leur territoire ; mais ils furent battus et cherchèrent refuge dans les villages chrétiens. En les poursuivant, les Turcomans se mirent à massacrer aussi les chrétiens qu'ils avaient respectés jusque là. « Ils maltraitèrent tous les peuples dans la Grande Arménie. Après avoir tué les Kurdes, ils firent captifs les Arméniens ; ils emmenèrent et vendirent comme esclaves 26.000 hommes ; ils brû-

(1) Michel le Syrien, III, p. 396.
(2) Id., p. 361.

lèrent les villages, et incendièrent le grand couvent de Garabed après avoir tué tous les moines qui s'y trouvaient et pillé les livres et tout ce qu'il renfermait » (1).

Le couvent de Garabed (pour Karapet) est le fameux couvent du Précurseur, près de Mouš, dans le Taron. Il semble presque certain que ce fut à la suite de ces dévastations que les fils de Čordvanel abandonnèrent leur pays pour la Cilicie. L'un des fils de Čordvanel était Šahinšah. Michel le Syrien raconte une histoire assez étrange, d'après laquelle Šahinšah se trouvait à Qala' Romaita (= Roumkale), auprès de son oncle, le catholicos Grégoire, en 1496 = 1185. Le catholicos s'en alla à Tarse et Šahinšah, profitant de son absence, se révolta contre lui et voulut livrer la forteresse de Roumkalé aux Turcs. Mais le catholicos, l'ayant appris, revint en toute hâte, réunit les soldats et mit le siège devant la forteresse. Le rebelle se présenta au catholicos et fit la paix (2). Le même historien nous apprend que, lorsque Bektimour passa devant la montagne de Sasoun pour aller régner à Xlat', « il y rencontra le neveu du catholicos des Arméniens qui s'était échappé de Qala' Romaita » (3). On aurait pu croire que Šahinšah se trouvait à Qala' Romaita, où il fomenta la révolte contre le catholicos, en route vers la Cilicie, après avoir abandonné son pays en 1189-1190, mais le texte catégorique de l'historien ne permet guère cette conjecture. Quoi qu'il en soit, en 1189-90, les derniers princes de Sasoun étaient partis en Cilicie. Léon donna au frère aîné, dont le nom était Het'oum, la fille de son frère Rouben, Alice, et la ville de Msis (= Mopsueste) ; Šahinšah reçut la ville de Séleucie. Nous avons vu que l'aîné des frères de Šahinšah s'appelait Vasil, et le cadet, T'ornik. Het'oum est donc le second nom de Vasil. Le sort de T'ornik reste inconnu. Trois ans (4) après leur arrivée, le 16 mai, mourut le catholicos

(1) *Ibid.*, p. 401.
(2) *Ibid.*, p. 395.
(3) *Ibid.*, p. 396.
(4) Smbat le Connétable, pp. 105-106. Il faut lire **զկնի երից ամաց**, « après trois ans », et non pas **ամսոց**, « mois », leçon du texte imprimé.

Grégoire Tłay, et la même année moururent également ses neveux, Het'oum et Šahinšah, en 1193.

Un manuscrit arménien, copié en 1199-1201, nous a conservé la charte d'un prince qui se proclame prince de Taron et de tous les Arméniens, Čortvanel, fils du brave Mamikonien Tačat : » *Իշխանի Տարաւնոյ եւ ամենայն Հայոց Ջորտուանէլի որդւոյ Տաճատայ քաջի Մամիկոնոյ.* Ce prince, ainsi qu'on le lit dans ce document, régna pendant de longues années sur le Taron, le pays de ses pères ; il avait affronté, sur l'ordre des autocrates grecs, les menaces des Ismaélites, ennemis acharnés de l'Église chrétienne ; il avait vaillamment lutté contre eux toute sa vie jusqu'aux jours de sa vieillesse et avait assuré la paix au pays soumis à son autorité. Enfin, pour perpétuer sa mémoire, il était allé trouver le grand rhéteur Paul, alors un vieillard, au couvent de Lazare et lui avait exprimé le désir d'être enterré dans l'enceinte du saint lieu. « En échange de la terre de son tombeau, il léguait au couvent plusieurs terres », et parmi celles-ci le village de Berdak, où sa mère l'avait mis au monde. Tout cela est fait en mémoire de lui, de son père Tačat le Mamikonien, de sa mère Zarmandouxt, ainsi que de ses ancêtres, les braves hommes Vesen (= Vigen ?) et Meher, qui avaient régné sur le même pays (1).

(1) B. SARGISIAN, *Catalogue des manuscrits arméniens de Venise*, II,col. 473-475. Le manuscrit est un copie du livre appelé **Տօնական**, *ἑορταστικόν*, qui est exécutée, sur la commande d'un notable de la ville de Baberd, nommé Astouacatour, par le scribe Vardan de Karin, qui a mis trois ans pour copier cet immense volume. Il était venu à bout de ce travail lorsque l'émir de Sebaste marcha contre la ville d'Erzeroum, voulant passer en Arménie et en Géorgie, mais fut battu et repoussé par les braves généraux Zacharie et Ivané, les chefs de l'armée géorgienne. La même année, l'émir de Baberd, Aladin, saisit Astouacatour, le propriétaire du manuscrit, et le mit à mort ; ses biens furent dilapidés et il ne resta que le manuscrit. Mais alors le juge de la même ville, prétendant que la victime lui devait 500 *patat*, enleva le livre. Il l'emporta avec lui dans la ville de Xlat', où il garda le précieux volume deux ans, sans que personne en eût connaissance. Enfin les moines du couvent de Lazare de Mouš en furent avertis et, après des négociations qui durèrent une année, ils parvinrent à acquérir le livre. Le juge en demandait 5.000 drames

La charte est plus ancienne que le manuscrit où nous la trouvons insérée. Le vieillard Paul est un personnage bien connu par ses œuvres dogmatiques, dans la littérature arménienne. Matthieu d'Édesse, qui le connaît parfaitement et fait son éloge, atteste qu'il mourut en 572 de l'ère arménienne : 1123-1124, et qu'il fut enterré dans le couvent de Lazare en Taron (1). Notre charte est donc antérieure à cette date.

Le même auteur fait mention d'un prince qui s'appelait Ablasatʻ (= Abu'l-Asad) et qui était le fils de Tačat, le

(= dirhems), mais le céda finalement pour 4.000. Ce récit curieux est suivi d'un colophon où il est raconté à la première personne que le livre fut relié et mis au couvent de Lazare en l'an 6630 du monde, en 1204 de l'ère chrétienne et en 654 de l'ère arménienne.

L'année de la création du monde (6630 — 5508 = 1122) ne concorde pas avec les deux autres dates. Est-ce une faute, ou bien n'est-ce pas plutôt la date de l'original de notre manuscrit, que le copiste Vardan aurait par mégarde maintenue, et que l'auteur du colophon, le relieur à qui l'on doit sans doute aussi le récit des péripéties subies par le manuscrit, aurait ensuite conservée? La date arménienne, qui correspond à l'an 1205 janvier - 1206 janvier, ne s'accorde guère avec la date indiquée de l'ère chrétienne. Il faut lire ոծգ = 653, au lieu de ոծդ = 654. Dans ce cas, l'accord sera complet sur l'an 1204. C'est la date où le livre a été relié, mais il a été copié trois ans auparavant, donc en 1201, ou plutôt il a été achevé cette année. En effet, Aladin n'est autre que l'émir de la région d'Erzeroum Alaʻ-al-Din, qui mourut exactement en 558 de l'hégire = 1201, et avec lui finit la dynastie qu'avait fondée son grand-père Saliq (E. Sachau, *Ein Verzeichnis Muhammedanischer dynastien*, dans *Abhandl. d. Preussischen Akad. d. Wiss.*, 1923, Phil.-hist. Klasse, Nr. 1.) Il est évident que le manuscrit a été copié pendant les années 1199 à 1201, avant la mort de l'émir, et non pas en 1201-1205, comme le dit B. Sargisian, ce qui est en réalité la date de la reliure.

L'émir demandait au début 500 *patat*, պատատ, ensuite 5000 dirhems. Il y a lieu de croire que les deux prix étaient égaux, et que, par conséquent, un patat valait 10 dirhems. C'est justement le rapport entre le dinar, pièce d'or, et la dirhem, pièce d'argent. Il en résulte que le patat était une pièce d'or. Je crois reconnaître dans *patat* la forme contractée du byzantin *botaniat*. C'était une pièce d'or qui portait le nom de l'empereur *Botaniate*. On prononçait ce nom potaniate, ainsi qu'on le voit par le géorgien *potonat*, ou *botinat* (M. Brosset, *Hist. de la Géorgie*, Introduction, p. LXXXVIII).

(1) Matthieu d'Édesse, ch. 238.

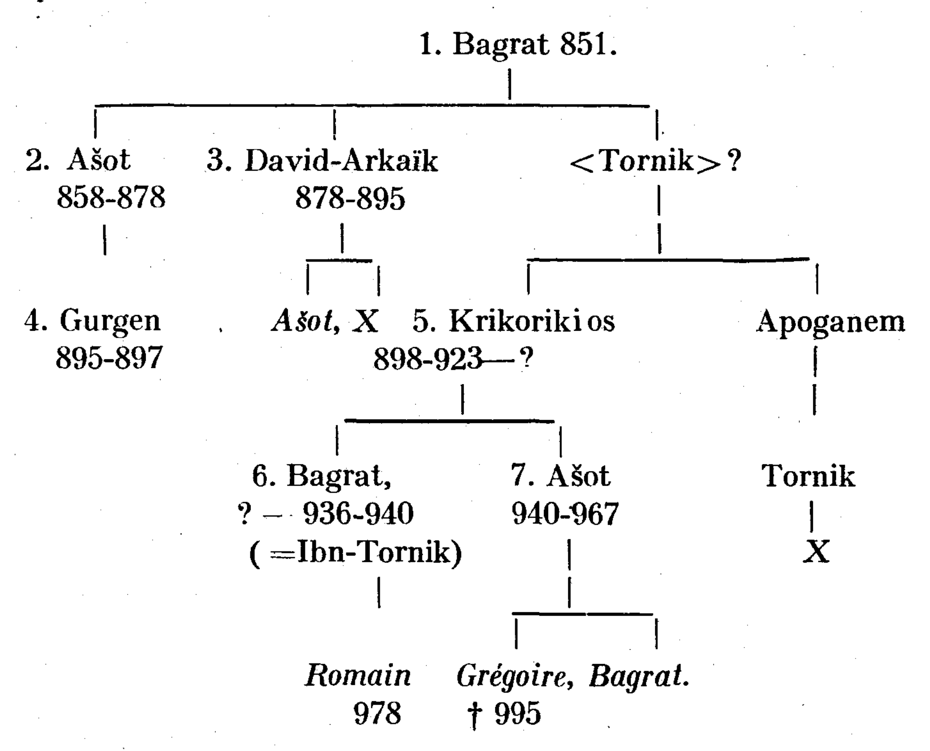
prince de Taron. Il se trouvait au service de Goł-Vasil, puis passa en Cilicie et mourut en 561 E.A. = 1112-1113 (1). Ce Tačat est identique à celui qui est nommé dans notre charte comme étant le père de Čortvanel. Ablasatʻ est donc le frère de Čortvanel, qui avait quitté son pays de Taron pour aller servir auprès de Goł-Vasil, et puis de Léon de Cilicie. Au moment où Čortvanel accordait sa charte, lui-même et Paul étaient assez avancés en âge, ce qui fait supposer que la donation avait été faite peu avant la mort de Paul, survenue en 1123-1124. Cela nous autoriserait à faire remonter la charte à l'an 1122, la date présumée de l'original de notre manuscrit, ainsi que nous l'avons conjecturé dans notre note ci-dessus. Čordvanel déclare avoir lutté contre les Ismaélites sur l'ordre des empereurs grecs, ce qui nous ramène à l'époque de la bataille de Mantzikert et fait croire qu'il avait, dans sa jeunesse, pris part à la campagne de Diogène. Après la bataille de 1071, qui mit fin à la domination byzantine en Arménie, l'ordre des empereurs n'était plus valable.

Mais nous savons qu'après la mort de Tʻornik, en 1073, son fils Čordvanel lui succéda. L'époque de son règne coïncide donc avec celle de Čordvanel, fils de Tačat. Quel est le rapport entre ces deux princes homonymes? Tʻornik avait deux fils, Čordvanel et Vasak. On pourrait admettre que Vasak portait en même temps le nom arabe Abulasatʻ, comme c'était l'usage ; cela permettrait d'identifier les deux Čordvanel, en supposant que le vrai nom de Tʻornik était Tačat, ce dernier nom étant peut-être aussi celui du grand-père de Tʻornik : c'est pour cette raison qu'on l'aurait appelé Tʻornik, « petit-fils ». Cependant Matthieu d'Édesse semble distinguer Tʻornik et Tačat, ce qui n'est pas en faveur de notre conjecture. Une chose est certaine : c'est que Čordvanel, fils de Tačat, appartient à la même famille que Tʻornik et représente peut-être une branche collatérale, qui régnait sur une autre partie — la partie orientale — de Taron.

(1) Id., ch. 202 et 211.

IV

La dynastie des Bagratides de Taron, émigrée à Byzance, continua à y prospérer durant des siècles et donna naissance à deux familles, la Tornikienne et la Taronite, qui tinrent une place très honorable parmi les familles les plus distinguées de l'Empire. La filiation des Bagratides qui régnèrent de 851 à 967 en Taron, se présente comme suit, d'après ce qui en est dit ci-dessus :



Ceux dont les noms sont soulignés ont émigré à Byzance. On ne sait rien sur le sort ultérieur de deux fils de David-Arkaïk, dont l'un s'appelait Ašot et qui allèrent s'installer

dans la capitale sous l'empereur Léon le Sage. Le fils de Tornik qui partit avec sa mère pour Constantinople fut l'ancêtre de la famille byzantine de Tornik, comme les derniers princes, Grégoire et Bagrat, (plutôt Grégoire que Bagrat), furent ceux de la famille des Taronites. Le partisan de Sklèros, Romain Taronite, (*Ῥωμανὸν πατρίκιον τὸν Ταρονίτην*) (1), semble être le fils de ce Bagrat qui avait épousé la sœur du magistros Théophylacte, le parent de Romain Lécapène On lui aurait donné le nom de Romain en l'honneur du grand empereur Lécapène : cela confirme qu'il est né de la souche lécapénienne.

Les frères Grégoire et Bagrat, après avoir lutté dans le camp de Skléros, se réconcilièrent avec l'empereur et entrèrent au service de l'empereur. Un magistros Taronite est mentionné dans la revolté de Bardas Phocas ; il était chargé d'opérer sur les derrières de l'armée du rebelle, qui allait bloquer la capitale (2). On ne connaît pas d'autre membre de la famille, porteur du titre de magistros sauf Grégoire. Patrice lors de l'annexion de Taron (3), Grégoire était arrivé à la dignité de magistros dès avant 991 (4). Il accompagna Basile dans l'expédition bulgare, au mois de mars de l'an 991. La guerre dura quatre ans. L'empereur laissa Grégoire Taronite à Thessalonique comme gouverneur et partit pour Antioche au début de 995. Le chef bulgare Samuel marcha contre Thessalonique. Grégoire chargea son fils Ašot de repousser l'ennemi, ce qu'il fit avec succès, mais en le poursuivant, il tomba dans une embuscade. Son père Grégoire accourut à son secours, mais, encerclé par l'ennemi, resta sur le champ de bataille ; Ašot fut fait prisonnier. L'aventure amoureuse d'Ašot est bien connue. Nous l'avons traitée dans une étude consacrée à Samuel roi des Bulgares et qui va prochainement paraître. La fille de Samuel s'éprit du jeune prisonnier. Samuel se vit obligé de consentir au mariage et envoya son nouveau gendre avec sa femme à Dyrrachium. Mais le jeune couple préféra s'enfuir à Constantinople vers

(1) Cédrénus, II, p. 425.
(2) Yahya, p. 24 (= V. Rosen, *L'empereur Basile Bulgaroctone*, en russe).
(3) Cédrénus, II, p. 375.
(4) *Ibid.*, II, p. 447. Asołik, III, ch. 33.

1005. L'empereur Basile l'accueillit favorablement et éleva Ašot à la dignité de magistros et sa femme à celle de *ζωστή*.

Un autre Taronite qui s'appelle également Grégoire et qui était patrice, se signala dans une conjuration, formée contre le grand domestique Constantin, frère de l'empereur Michel IV, en 1040. La tentative échoua et les officiers de haut rang qui y étaient mêlés s'attirèrent les sentences méritées. L'âme de l'entreprise était Grégoire le Taronite. Ses deux complices, Michel Gabras et Théodose Mesanyctès, furent aveuglés. Grégoire subit un châtiment fort étrange : on l'enveloppa dans une peau fraîche de bœuf, ne lui laissant qu'un trou pour respirer, et dans cet état on l'emmena auprès de l'« Orphanotrophos », le frère de l'empereur (1).

Michel Taronite est plus connu, grâce à son alliance avec la maison des Comnènes. Il avait épousé Marie, fille de Jean, frère de l'empereur Isaac Comnène. La seconde fille avait épousé Nicéphore Mélissène (2). Les deux mariages avaient été contractés du vivant de Jean et avant l'an 1067, puisque Jean est mort peu après la mort de Constantin Doukas en mai 1067.

Michel Taronite, ainsi que Nicéphore Mélissène, se trouvaient auprès de Manuel Comnène, leur beau-frère, lors de la campagne contre les Turcs. L'empereur Romain Diogène avait décoré Manuel du titre de curopalate et lui avait confié des troupes pour repousser les incursions des bandes turques. Il s'établit en Chaldia. Un général turc nommé Chrysocoulos, portait ses ravages jusqu'au thème des Arméniaques. Manuel avec ses deux gendres, Michel Taronite et Nicéphore Mélissène, marchèrent contre lui, mais pendant la poursuite ils furent faits prisonniers. Heureusement pour eux, leur victorieux adversaire Chrysocoulos s'étant brouillé avec le sultan s'enfuit auprès de l'empereur, emmenant avec lui ses nobles prisonniers (3).

(1) *Ibid.*, II, p. 531.

(2) BRYENNE, p. 24. Pour Mélissène, cet auteur dit que *πατρόθεν ἐς Μορτίους τὸ γένος ἀνέφερει*, un nom inconnu par ailleurs. Dans un autre passage, pp. 117-118, le même auteur déclare que Mélissène *ἐς Βουρτζίους τε καὶ Μελισσηνοὺς ἀνέλκων τὸ γένος*. Cela permet de corriger *Μορτίους* en *Βουρτζίους*.

(3) BRYENNE, pp. 32-33. SKYLITZÈS, pp. 685-686 et 688. Cet au-

Michel Taronite semble avoir contribué à l'élévation d'Alexis Comnène qui, monté sur le trône, combla Michel d'honneurs : *ὁ Ταρονείτης καὶ γαμβρὸς ἐπ' ἀδελφῇ τοῦ βασιλέως πρωτοσέβαστός τε καὶ πρωτοβεστιάριος, μετ' οὐ πολὺ δὲ καὶ πανυπερσέβαστος ἀναδείκνυται καὶ σύνθωκος τῷ καίσαρι γίνεται* (1). Ces titres assuraient à Michel la troisième place après l'empereur. Il partageait la distinction de protosebastos avec Adrien le frère de l'empereur, celle de césar avec Nicéphore Mélissène. Le titre de panhypersebastos que l'empereur avait créé pour lui le mettait presque au même rang que le frère aîné du souverain, Isaac le sébastocrator, le second personnage de l'empire. Le troisième frère de l'empereur Nicéphore devait se contenter du nom de sébaste et de la charge de drongaire de la flotte.

Malgré sa situation si élevée, Michel ne s'abstint pas de s'associer au parti hostile à l'empereur. Tout au moins, il fut accusé d'avoir participé à la conjuration formée par Nicéphore Diogène. Fils de l'empereur Romain Diogène, Nicéphore avait le droit d'aspirer à la couronne, dont son père avait été dépouillé. L'avarice d'Alexis, son caractère despotique, rusé, peu sincère, même avec ses amis, était propre à saper sa popularité et à favoriser les prétentions ambitieuses. Aussi voit-on éclater, d'après l'attestation de sa fille Anne Comnène, une série presque ininterrompue de conjurations tendant à renverser l'empereur. Entre autres Nicéphore Diogène essaya à plusieurs reprises de tuer Alexis. Une première fois, *ἀνήρ τις βάρβαρος ἐξ 'Αρμενίων καὶ Τούρκων φύς*, se chargea, à l'instigation de Diogène, d'en finir avec l'empereur. Il s'approcha de lui pendant qu'il jouait à la paume, mais en tirant le poignard qu'il avait jusqu'alors dissimulé, il n'arriva pas, malgré ses efforts, à le manier, avoua son criminel projet et demanda grâce à l'empereur. La foule accourue voulait le mettre en pièces, mais le souverain se montra généreux, lui pardonna son noir dessein et, non content de l'absoudre, le combla de présents, (*οὐκ ἀφέσεως δὲ μόνον, ἀλλὰ καὶ μεγίστων δωρεῶν*), en déclarant

teur dit que Manuel établit son camp à Césarée, tandis que Bryenne le connaît *περὶ τὴν Χαλτικὴν διατρίβων*.

(1) Anne, III, 4, p. 148.

que c'était de Dieu qu'il attendait son salut et sa garde. L'assassin aurait été instigué par Nicéphore Diogène (1).

Diogène fit sa seconde tentative vers 1093 lorsqu'il accompagna l'empereur en Dalmatie. Il trouva moyen de pénétrer dans la tente d'Alexis alors qu'il dormait avec l'impératrice, mais voyant une femme vigilante qui chassait les mouches du lit impérial, il se retira pour ne pas être reconnu. Enfin, une troisième fois, Diogène tenta de le tuer pendant la même campagne. L'empereur poursuivant sa route arriva à Serres, et un matin, à l'heure, où l'empereur prenait son bain, Diogène, armé d'un poignard, entra chez lui comme s'il revenait de la chasse. Mais le gardien Tatikios l'écarta en disant « C'est l'heure du bain, et non de la chasse ou du départ ». Diogène confus s'éloigna, sans pouvoir exécuter son projet.

L'empereur, ne se sentant plus en sûreté, chargea son frère Adrien d'arrêter Diogène et de lui faire avouer son attentat et ses complices. Adrien, le grand domestique, n'aboutit pas dans une mission si ingrate. Alors Muzakès en fut chargé. Il se montra cruel et « se permit ce que l'empereur n'avait pas ordonné », *καὶ ἃ μὴ προστέτακτο ἐπιχειρεῖν ἠπείγετο* ; il soumit Diogène à la torture et par ce moyen le força à révéler ses complices. La déposition de l'accusé fut écrite par le secrétaire Grégoire Kamateros et présentée à l'empereur. La liste des conjurés portait entre beaucoup de noms illustres celui de Michel le Taronite et de Katakalon Kékauménos, qui comme Michel était aussi d'origine arménienne. Alexis convoqua l'assemblée générale, y exposa l'affaire et prononçant sa sentence donna une nouvelle preuve de sa clémence : il ne voulut pas faire périr les coupables il les condamna à l'exil, Diogène et Kekauménos, *τοὺς πρωταιτίους ἐς Καισαρόπολιν ἐξέπεμψεν.*. Quant à Michel Taronite, il fut banni avec confiscation des biens, *ὑπερόριον δὲ καὶ τὸν ἐπ' ἀδελφῇ γαμβρὸν αὐτοῦ Μιχαὴλ τὸν Ταρωνίτην καὶ τὸν <πανυπερσέβαστον> καὶ τὰς περιουσίας αὐτῶν ἀφελόμενος.* Cependant l'assemblée, moins clémente que l'empereur, en-

(1) *Ibid.*, IX, 7, pp. 449-451.

voya des gens crever les yeux à Diogène et à Katakalon à l'insu de l'empereur, ἄτερ τῆς αὐτοῦ γνώμης (1).

Le récit d'Anne Comnène ne mérite pas beaucoup de crédit. La faiblesse que Diogène manifesta à deux reprises s'accorde mal avec son caractère tel qu'il nous est décrit par Anne elle-même. Il était courageux, habile dans toute sorte d'exercices, courses, jeux, tirs ; aux heures de colère il devenait un lion, θυμοειδὴς καθάπερ λέων, sa force était celle d'un géant ; bref, il possédait des qualités physiques dont notre auteur était ravie. Il est surprenant que ce lion, ce géant résolu d'aller jusqu'au crime, tremble au moment critique et recule devant une servante ou un gardien, alors qu'il se trouve seul en face d'eux au milieu de la nuit. Les scènes si théâtrales, les nombreux détails inutiles dont la princesse a enveloppé le grain historique ne servent aucunement à justifier son récit. On a l'impression que les trois hommes éminents périrent victimes plutôt des soupçons d'Alexis que de leurs forfaits. L'empereur eut une occasion de plus pour s'emparer des biens des condamnés.

Michel Taronite finit ainsi sa carrière brillante en 1093, laissant deux fils. L'un s'appelait Jean d'après le nom de son grand père maternel Jean Comnène. Il apparait pour la première fois en 1094, chargé d'aller contre les Comans, en compagnie de Nicéphore Mélissène et Georges Paléologue (2). Nicéphore était mari de la sœur de l'empereur, et Georges, mari de la sœur de l'impératrice.

On connaît aussi à Michel un frère, dont on ignore le nom et qui avait un fils nommé Grégoire. Ce dernier conçut l'idée de se révolter contre l'empereur Alexis, lorsqu'il fut envoyé à Trébizonde pour remplacer le duc Dabatenos au début de l'indiction 12 = l'automne 1103 (3). Les historiens sont muets sur les mobiles de sa rébellion. L'ancien duc Théodore Gabras, prédécesseur de Dabatenos, s'était aussi compromis, dans une action analogue. Arrivé à son

(1) *Ibid.*, IX, 8. Le mot, qui manque dans le texte imprimé, et qui est signalé par quatre astérisques, p. 445, est ce que nous avons mis, d'après un autre passage, p. 446.

(2) Anne Comnène, X, 2, p. 9.

(3) *Ibid.*, XII, 7, p. 162.

poste, Grégoire Taronite saisit Dabatenos et le retint dans le château de Tebenna (*Τηβέννα*) pour l'empêcher de prendre le parti de l'empereur. Quelques notables influents de la ville encoururent le même sort.

Alexis envoya en 1105-1106 (= ind. 14) contre lui son neveu Jean Taronite, le fils de Michel, et par conséquent le cousin germain du rebelle [1]. Grégoire se rendit alors de Trébizonde à Kolonia et voulut entrer en relations avec le seigneur de Sébastē, le prince musulman Danišmand. Mais Jean déjoua son plan par une attaque aussi décisive que prompte et le fit prisonnier. L'empereur était disposé à le traiter sévèrement : avant de recourir à la force, il l'avait invité à rentrer dans le devoir en lui promettant un pardon complet, mais Grégoire, non seulement avait rejeté la demande de l'empereur, mais encore avait répondu par des vers diffamatoires, où il insultait les sénateurs et les chefs militaires, sans ménager même la personne de l'empereur, ses parents et ses gendres. On lui aurait crevé les yeux si son cousin Jean n'était intervenu pour empêcher l'horrible peine. Alors l'empereur ordonna de lui raser la tête et la barbe et de le faire promener sur la place publique. Ensuite on le jeta en prison. Grégoire, exaspéré d'un pareil traitement, continua à injurier l'empereur. Il demandait souvent à Nicéphore Bryenne, mari de notre auteur Anne, avec lequel il était lié d'amitié, *πρὸς ἡμᾶς φιλίως ἔχων*, de venir le voir. Nicephore visitait le prisonnier avec l'autorisation de l'empereur et lui conseillait d'implorer sa grâce. Mais Grégoire, caractère intraitable, s'obstinait. Finalement le régime de la prison brisa sa fermeté : il demanda grâce à l'empereur ; remis en liberté, il fut comblé de faveurs, plus qu'auparavant, *ἀπήλαυε καὶ δωρεῶν καὶ τιμῆς ὁπόσης οὐδὲ πρὸ τοῦ* [2]. Une dizaine d'années après l'incident, vers 1117 (= 1429 seleuc.), le duc de Trébizonde était un Gabras. Probablement Grégoire, fils de Théodore [3].

L'aventure de Grégoire n'ébranla pas la confiance que

(1) *Ibid*, p. 163 : *Ἰωάννην τὸν ἴδιον ἀδελφιδοῦν τῆς πρωτοτόκου αὐταδέλφης, ἐξάδελφον δὲ πατρόθεν τοῦ ἀποστάτου.*

(2) *Ibidem*, p. 164.

(3) Michel le Syrien, III, p. 205 (éd. Chabot).

l'empereur avait en la famille Taronite. Vers la même époque, plus exactement le premier novembre 1107 (= indiction 1), Alexis devait quitter la capitale pour marcher contre Bohémond qui menaçait de s'emparer de Dyrrachium. Le préfet de la capitale était à cette époque Bardas Xéros, un Arménien d'origine, comme l'accuse son nom. L'empereur nomma à sa place *ἔπαρχον Ἰωάννην τὸν Ταρωνίτην*. C'était un personnage très distingué. Anne Comnène rend justice à ses qualités morales et intellectuelles : *Ἀνὴρ δὲ οὗτος τῶν εὐγενῶν, νηπιόθεν πρὸς αὐτοῦ προσληφθεὶς καὶ ὑπογραμματεύσας αὐτῷ ἐπὶ πολύ, φρονήματος μὲν ὢν δραστικωτάτου καὶ νόμων Ῥωμαϊκῶν ἐπιστήμων καὶ τὰ βασιλέως προστάγματα μεγαληγορῶν, ὁπηνίκα προστάττοιτο, βασιλικῆς μεγαλοφροσύνης ἐπάξια, ἐλευθέραν ἔχων τὴν γλῶτταν καὶ οὐκ ἐπὶ ψόγῳ ἀναισχυντίαις στομούμενος, ἀλλ' ὁποῖον ὁ Σταγειρίτης τὸν διαλεκτικὸν εἶναι παρακελεύεται* (1), « d'origine noble, attiré dès son enfance par l'empereur, à qui il avait longtemps servi de secrétaire. Esprit très actif, il connaissait les lois romaines et savait rédiger en beau style les décrets impériaux, lorsqu'on le chargeait de ce soin, et leur donner un tour digne de la majesté impériale. Son langage était franc sans jamais tomber dans les reproches insolents, mais tel que le Stagirite veut le dialecticien. »

Le fait que Jean Taronite ait été élevé dans l'intimité de l'empereur Alexis permet de l'identifier avec Jean, le fils de Michel et de la sœur d'Alexis

Au fameux concile, convoqué en 1147, sous l'empereur Manuel, pour l'affaire du patriarche Kosmas, assistait, entre autres, un Jean Taronite, appelé *σεβαστός, δικαιοδότης, ἔπαρχος* (2). On incriminait Kosmas d'être en relations avec le chef des Bogomiles, Niphon. Le synode le jugea et le déposa. Ce Jean *δικαιοδότης* est évidemment le même personnage que celui, dont Anne Comnène admirait les connaissances, surtout en matière juridique.

Un dernier membre de la famille Taronite nous est connu parmi les ministres de l'empereur Jean Comnène lors de son

(1) ANNE, XII, 7, pp. 177-178.
(2) DUCANGE, dans ses Notes à l'Alexiade, p. 652.

avènement en 1118. Il avait le renom d'être un fonctionnaire consciencieux et en même temps d'une modestie exemplaire. Il s'appelait également Grégoire : *ὁ δὲ Γρηγόριος (Ταρωνίτης πρωτοβεστιάριος) τῆς προκειμένης ἐχόμενος, μηδὲ μακρὰ βιβὰς ἢ γοῦν ἐκτείνων πόδας ὑπερβαθμίους, μ ο ν ι μ ω τ έ ρ α ς ἰσχύος μετείληχε* (1). « Le protovestiaire Grégoire Taronite s'appliquait à sa tâche sans jamais sortir des limites de ses devoirs ; il exerçait sa fonction avec une énergie assidue ».

Le titre de protovestiaire et le caractère calme et équilibré défend de l'identifier avec le rebelle Grégoire. Il est probable qu'il était le second fils de Michel Taronite : celui-ci portait également le titre de protovestiaire avant d'être honoré de celui de panhypersebastos.

La sigillographie byzantine ajoute un nom à la liste de la famille Taronite, celui de David hypatos, dont le sceau se trouve au Musée de Constantinople (2). David n'est pas connu par ailleurs. Il ne peut être David Arkaïk, mais son nom reflète visiblement quelque réminiscence familiale restée vivante à Byzance.

On connaît un sceau portant le nom de Grégoire Magistros (3). Il y a toute raison de l'attribuer à Grégoire, duc de Thessalonique, le seul titulaire de ce titre.

Sur un autre sceau se lit la légende : *τὸν Τα<ρω>νίτην κουρωπαλάτην Ἰῶ* (4). Les chroniqueurs byzantins ne connaissent aucun membre de la famille Taronite qui soit honoré de la dignité de curopalate. Néanmoins il est fort probable qu'il faille identifier le curopalate Jean avec le neveu d'Alexis, Jean. Un quatrième sceau appartient à une dame Taronite : *Εὐδοκίᾳ προεδρίσ<σ>ᾳ τῇ Ταρονιτίσ<σ>ᾳ* (5). L'archevêque de Bulgarie Théophylacte, ainsi que nous allons le voir, donne au rebelle Grégoire, duc de Trébizonde, le titre de proèdre. Cela

(1) Nicétas Choniates, p. 13.

(2) Ebersolt, dans la *Revue Numismatique*, Paris, 1914, p. 379.

(3) G. Schlumberger, *Sigillographie*, p. 706.

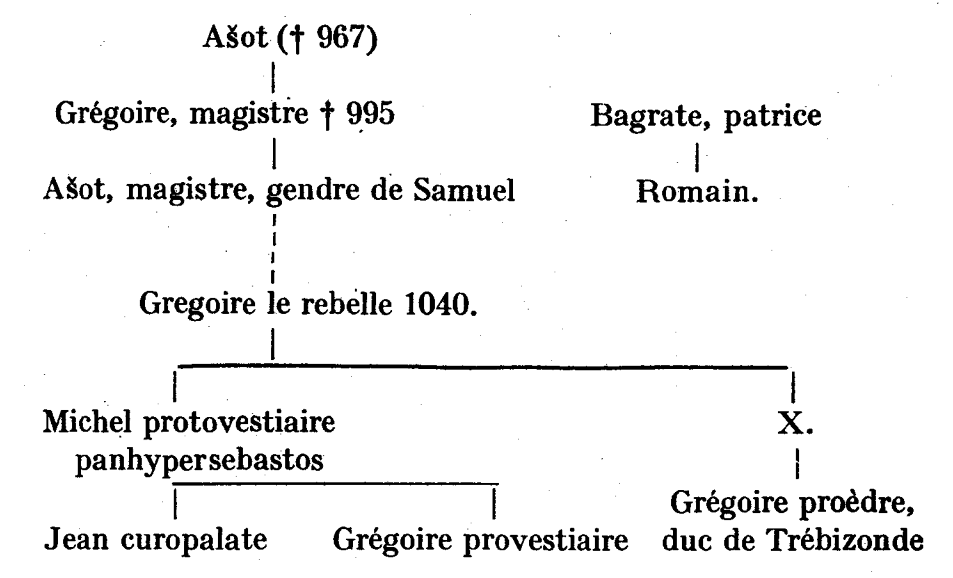
(4) *Ibidem*. G. Schlumberger, dans les *Mélanges d'Archéologie byzantine*, I, p. 270, confond les Taronites avec les Saronites qui sont bien distincts. Le premier Saronite, Romain, était le mari d'une fille de Romain Lécapène, Cont. Théoph., p. 441.

(5) Laurent, *Byz. Zeitschr.*, 1933, p. 359.

n'est pas mentionné chez les historiens, pas plus que celui de curopalate qu'avait Jean. La proédrissa Eudocie doit être la femme du proèdre Grégoire.

On possède aussi deux sceaux appartenant à Romain et à Jean (1).

La liste généalogique des Taronites se résume comme suit :



Nous reviendrons à l'examen des lettres que l'archevêque Théophylacte avait adressées à Taronite.

La famille de Tornik.

(*Τορνίκιοι*).

C'est une branche de la famille des Taronites. Constantin Porphyrogénète, se méfiant des fils de Lécapène, Étienne et Constantin, décida de s'en débarrasser. Il les invita à dîner chez lui et les fit arrêter par *οἱ λεγόμενοι Τορνίκιοι* et par Marianos, le lundi 27 janvier 945 (2). Cédrénus nous a conservé leurs noms : Nicolas et Léon (3). Le premier apparaît

(1) Publiés par Lichačev, cité par Laurent, *o. c.*

(2) Continuateur de Théoph., p. 437. Yahya (= *Patrologia Orient.* XVIII), p. 739.

(3) Cédrénus, II, p. 324. Il doit ce renseignement au Continuateur, dont il disposait assurément d'une meilleure copie.

encore dans les événements de 963 comme partisan du parakimomène Joseph Bringas contre Nicéphore Phocas. C'est lui Nicolas Tornik, *ὁ Τορνίκης Νικόλαος*, qui fut chargé avec Marianos Apambas et l'ex-stratège Pascal, de faire sortir de l'église Bardas Phocas le père de Nicéphore, réfugié dans Sainte-Sophie (1).

Nicolas et Léon sont les descendants de Tornik, fils d'Apoganem, prince de Taron. Apoganem était mort vers 900, et à cette époque il était veuf, puisqu'il voulait se marier avec la fille de Constantin Lips. De sa première femme il avait un fils qui s'appelait Tornik, **Թոռնիկ** *T'oṙnik*, diminutif de **Թոռն** *t'oṙn*, « petit-fils ». La femme de Tornik quitta le Taron pour aller s'installer à Constantinople ; elle avait un enfant lorsqu'elle décida d'émigrer. Il est fort possible que ce *παιδίον* était Nicolas ou Léon, ou bien tous les deux étaient ses fils. Les témoignages directs nous manquent et, naturellement, il est difficile de préciser leur parenté. Mais ce qui est certain c'est que Tornik, fils d'Apoganem, est l'ancêtre de la famille byzantine de Tornik. Les personnages, assez nombreux, connus sous ce nom dans les annales byzantines du xe au xive siècle appartiennent tous à la même famille, à celle du prince de Taron, Tornik, de la race Bagratide. Il n'y a aucune autre famille portant le même nom ni en Arménie, ni à Byzance. L'ex-général Tornik, partisan de Bardas Skléros, n'a laissé aucune descendance et son nom ne peut être expliqué autrement qu'en admettant que sa mère descendait de la famille de Tornik de Taron.

Après Léon Tornik, un autre Tornik est mentionné comme catépan de Bari en 1017. Il portait également le nom de Léon ou Kontaléon. Voici le texte :

1010 *Obiit Curcua et descendit Basilius catepanus Marsedonici* (var. *Macedonia, Mesardoniti, Mascedoniti*) *mense Martii.*

1017 (= 1016?) *Obiit in Butrunto Marcedonici catepanus et in mense Novembri interfectus est* Leo *frater Argiro.*

Et in hoc anno <1017 ?> *descendit* Turnichi *catepani mense Maii. Et fecit proelium cum Mele et Normannis Leo Patiano*

(1) *De Cerimoniis*, I, 96, p. 435.

exubitus. Iterum in mense Iunii 22 die proelium fecit praefatus Turnichi catepani, *et vicit Melem et Normannos et, mortuus est Patiano ibi :*

et Condoleo *descendit in ipso anno.*

1018 *Descendit* Basilius *catepanus qui et Bugianus et Abalanti patricius mense Decembris* (1).

D'après ce texte quatre catépans ont succédé à Curcuas à Bari : Basilius Marcedonicus mort en 1017 ou plutôt en 1016, Turnichi(us), Condoleo et Basilius.

Cédrénus rapporte sous l'an 1011 que l'empereur Basile fit partir, contre Mélès, Basile Argyros, stratège de Samos et Kontoléon, stratège de Céphalénie (2). D'après le même auteur, Basile Argyros fut nommé en 1016 katépan de Vaspurakan, mais à cause de son mauvais gouvernement, il fut remplacé par Nicéphore Comnène (3). Les sources arméniennes placent l'annexion du Vaspurakan en l'an 1021, ce qui est confirmé par Yahya. Donc la nomination de Basile Argyros à Vaspurakan se rapporte à l'an 1021. Il s'en suit que Basile Argyros ne peut être identifié avec Basile Mésardonite, mort en 1016 ni avec l'autre Basile qui arriva à Bari en 1018 (3). Cédrénus l'a confondu avec son frère Léon qui fut tué dans la guerre contre Mélès. Quant à Tornichius = Tornik, Lupus Protospathaire s'est trompé en le distinguant de Condoleo = Kontoléon. Une charte datée de l'an 6527 du monde = 1019 prouve à l'évidence que Tornik était bien Kontoléon : *ἐπὶ Τορνικίου πρωτοσπαθαρίου καὶ κατεπάνου γεγονότος Ἰταλίας τοῦ Κοντολέοντος* (5). Tornik, bien que vainqueur, a été rappelé d'Italie. Son sort ultérieur n'est pas connu, à moins qu'il ne soit le même que le fameux rebelle Léon Tornik.

Léon, qui se dressa en 1047 contre l'empereur Monomaque, appartenait à la famille de Tornik. Les trois personnes portant ce même nom de Léon Tornik sont évidemment parentes

(1) Lupus Protospatharius, *M. G. H.* SS. t. V, p. 57.
(2) Cédrénus, II, p. 457.
(3) *Ibidem,* p. 464.
(4) Jules Gay, *L'Italie méridionale,* p. 410, croit Basile Mésardonite identique à Basile Argyros, de même Schlumberger. II. 562

mais en quoi consistait leur parenté? Cela demeure incertain.

Psellos, qui connaissait le rebelle Tornik, dit qu'il était parent de l'empereur Monomaque. Mais dans un passage, Léon est *ἐξανέψιος ἐκ μητρικῆς ῥίζης* de Constantin Monomaque, dans un autre passage, la sœur de Constantin Euprepia l'appelle son *ἀνεψιός*. Chez les auteurs byzantins *ἀνεψιός* signifie en général « neveu ». Mais comme Constantin et Euprépia n'avaient qu'une sœur, Hélène, et que Léon n'était pas son fils, il ne pouvait être le neveu d'Euprépia ni le fils du neveu de Constantin ; il faut donc admettre que Psellos emploie ce mot dans son ancien sens de cousin germain. Euprépia appelle familièrement Léon Tornik son cousin, tandis qu'il était *ἐξανέψιος* tant pour elle que pour son frère l'empereur Constantin, « le fils d'une cousine ». Cela veut dire que la mère de Tornik était la sœur de la mère de Constantin et Euprépia. Si elle était la sœur de leur père, l'historien n'aurait pas manqué de dire que Léon appartenait du côté de sa mère à la famille de Monomaque (1).

La vie de Léon Tornik avant sa révolte n'est guère connue. Psellos n'en sait presque rien. D'après Attaliate, l'empereur Constantin avait favorisé Léon comme son parent, l'avait honoré de la dignité de patrice et ensuite de vestès, et lui avait confié souvent des charges militaires et civiles : *τῷ τῶν πατρικίων, εἶτα καὶ τῶν βεστῶν ἀξιώματι περίβλεπτον ἀποδείκνυσι, στρατηγίας συχνὰς καὶ δημαγωγίας ἐμπιστεύων αὐτῷ* (2).

D'après Psellos, Tornik exerçait la fonction de gouverneur d'Ibérie lorsque ses partisans se soulevèrent pour le déclarer empereur. Attaliate, au contraire, dit qu'il était stratège de Mélitène au printemps l'an de 1047 au moment où la révolte éclata (3). La divergence entre les deux historiens est d'autant plus frappante qu'ils sont contemporains des événe-

(1) E. RENAULD, *Psellos, Chronographie*, II, p. 14, traduit *ἐξανέψιος* par « un cousin au second degré du côté maternel » et *ἀνεψιός* par « neveu » (*ibid.*, p. 16). ZONARAS, III, p. 625, dit : *ὃς μητρόθεν κατὰ γένος προσῆκε τῷ αὐτοκράτορι.* ATTALIATE, p. 22, *συγγενία κεκτημένος ὁ βασιλεὺς ἐκ τῆς Ἀδριανουπόλεως Λέοντα.*

(2) ATTALIATE, p. 22.

(3) *Ibidem.*

ments. En 1045-1047 le gouverneur d'Ibérie était Michel Iasitès d'après le témoignage de Cédrénus, et il opérait contre le royaume d'Ani, secondé par Nicolas Kabasilas. Le renseignement de Psellos ne se confirme donc point, et celui d'Attaliate paraît préférable. En 1043, le stratège de Mélitène était Léon Lampros. Le ministre de Monomaque, Étienne Sebastophoros, conçut le projet de le mettre sur le trône, mais échoua. Léon Tornik peut bien être l'un de ses successeurs à Mélitène en 1047 (1).

On n'est pas mieux renseigné sur les vrais mobiles de la sédition. D'après Psellos, Tornik habitait Andrinople et avait « l'orgueil macédonien ». Homme à la fois intelligent énergique et illustre de par l'origine de ses ancêtres, Tornik jouissait de la sympathie générale, et surtout de celle de ses compatriotes macédémoniens.La rumeur publique lui promettait la couronne impériale. On prête, dans le drame, un certain rôle à la sœur de l'empereur, Euprépia, qui n'avait pas beaucoup de considération pour son frère, mais était sincèrement attachée à Tornik. Psellos ne cache pas qu'elle était amoureuse de son parent. L'empereur Constantin, redoutant leur amitié, résolut de les séparer et, à cet effet, envoya, Tornik comme gouverneur en Ibérie ou plutôt à Mélitène. Peu après pour mettre fin à des bruits alarmants, il força Tornik à se faire moine.

Les amis macédoniens de Tornik, indignés d'un pareil traitement l'enlevèrent de la capitale et l'amenèrent à Andrinople le 14 septembre 1047. La révolte fut déclarée. Tornik conduisit l'armée contre la capitale. Il était sur le point de la prendre, lorsque les troupes d'Orient arrivèrent. Tornik se retira pour ne pas verser le sang chrétien, comme dit Matthieu d'Édesse d'accord avec les auteurs byzantins. Il perdit sa cause, ses troupes se dispersèrent, lui-même fut amené à la capitale où l'empereur lui fit crever les yeux le jour de Noël 1047.

Sans entrer dans les détails de la révolte de Tornik, nous croyons nécessaire de remarquer que la vraie cause de la sédition résidait dans le mauvais gouvernement de Mono-

(1) Il ne faut pas penser qu'Attaliate aurait confondu Léon Tornik avec Léon Lampros, en le faisant stratège de Mélitène.

maque, objet du mécontentement général. C'est une figure néfaste et l'un des hommes qui ont le plus contribué à la ruine de l'Empire, d'après l'avis de l'auteur si compétent de *Stratégikon* (1). Psellos avoue qu'il n'a pas l'intention d'écrire l'histoire de Constantin Monomaque pour être ami de la vérité, mais que son seul but est de faire son éloge (2). La révolte de Maniakès en 1042, de Léon Lampros en 1043, de Léon Tornik en 1047, le complot de Romain Boïlas en 1052, dont l'histoire a été si caricaturée par la plume de Psellos jaloux de son succès auprès de l'empereur, ne sont que des explosions successives de l'indignation publique. Et si Monomaque triompha, ce ne fut pas, comme dit Aristakès, parce que Dieu en eut pitié, mais parce qu'il voulut sauver le prestige du trône impérial.

A la famille de Léon Tornik appartient certainement Pierre Tornik, qui s'appelle Macédonien pour la même raison que Tornik. Sous le règne de Michel Doukas, les grands généraux se révoltèrent l'un après l'autre pour s'emparer du trône. Nicéphore Bryenne se déclara empereur en octobre 1078. Nicéphore Botaniate fit de même quelques jours après. Alexis Comnène et Katakalon prirent parti pour Botaniate, marchèrent contre Bryenne, qui fut vaincu et tué. La même année un troisième rebelle se leva contre Botaniate. C'était le général Basilakès qui portait également le nom de Nicéphore, ancien duc de Théodosiopolis d'Arménie (3). Il avait pris part à la campagne de Mantzikert, avait été fait prisonnier, puis libéré. Alexis Comnène, toujours partisan de Botaniate, reçut l'ordre de marcher contre Basilakès. Dans le camp d'Alexis se trouvait *καί τις ἀνὴρ Μακεδών, Πέτρος τοὔνομα Τορνίκιος τὸ ἐπώνυμον, εἰσελάσας μέσον τῶν πολεμίων κατέβαλε τούτων συχνούς*. Basilakès perdit la partie, et fut aveuglé (4).

(1) *Stratégikon*, § 250.

(2) Psellos, ch. clxi (= éd. E. Renauld, II, p. 50).

(3) Bryenne, IV, 24, p. 153. Anne Comnène, I, 8, p. 45, copie Bryenne, ce qui permet de corriger le texte de Bryenne dans la phrase : *ἡ δὲ φάλαγξ ε ἶ τ ε ἀγνοοῦσα τὰ δρώμενα,* où il faut corriger *εἶτε* en *εἵπετο,* comme chez Anne.

(4) Mušmov a publié un sceau avec la légende : *Βαρλακίῳ πρωτοπροέδρῳ*. Banescu (*Byzantion*, X, fasc. 2 (1935), pp. 728-729) a rai-

Pierre Tornik est de la famille Tornik installée à Andrinople, et pour cela s'appelle Macédonien.

Parmi les officiers qui prirent part à la fameuse campagne de Mantzikert en 1071, on connaît un Tornik portant aussi le nom de Kotertzès. Le jour de la bataille, un détachement d'Ouzes, commandé par Tamès trahit et passa du côté du sultan. Ce détachement faisait partie du corps dont le chef était Tornik Kotertzès : *μοῖρά τις Οὐζική, ἔξαρχον ἔχουσα Ταμῆν τινὰ οὕτως ὀνομαζόμενον ὑπὸ Τορνικίῳ τῷ Κοτέρτζη ταττόμενον, τοῖς ἐναντίοις προσερρύη* (1).

Le nom de Kotertzès reparaît sous Manuel Comnène vers 1146. Au début de son règne, Manuel partit en guerre contre les Turcs et eut la vanité de faire un exploit pour se glorifier aux yeux de sa jeune femme. Il s'éloigna du camp avec deux groupes de soldats qu'il cacha dans une vallée et s'avança seul à la recherche d'une aventure. Comme l'empereur était longtemps à revenir les soldats placés en embuscade chargèrent Kotertzès, homme illustre, d'aller à sa recherche (2).

On ne saurait dire si ce Kotertzès appartenait aussi à la famille de Tornik comme son homonyme mentionné plus haut. C'est de même le cas de Kotertzès Nicolas qui vivait sous Jean Doukas Vatatzès (1224-1254) et qui fut chargé de

son de lire *Βασιλακίῳ*, mais il s'est trompé sur l'identité du titulaire. Le sceau appartient à Basilakès ou Basilakios, qui était vraiment *πρωτοπρόεδρος* (Skyl., p. 739.)

(1) Skylitzès, p. 695. Attaliate, p. 157, connaît la trahison de *Ταμίς*, sans donner le nom de Tornik Kotertzès.

(2) Cinname, pp. 48 et suite. Le nom est d'origine parthe. Sur les monnaies parthes se lit *Γωτερξης* ou *Γωτερζης*, roi de 41 à 51 ap. J.-C. (J. de Morgan, *Manuel de Numismatique orientale*, I, p. 163). Chez les Arméniens, **Գոտարզ**, prince de la famille d'Arcruni (Lazare de P'arp, IV. (p. 5, 26, Tiflis, 1904) ; **զԳոտեր զեղբայր իւր** (Thomas Arcruni, p. 82) pour **զԳոտերզ եղբայր իւր**. Dans la traduction arménienne de la grammaire de Denis de Thrace, *Goderjakan* apparaît comme nom ethnique (N. Adontz, *Denis de Thrace et ses commentateurs arméniens* [en russe], *Bibliotheca Armeno-Georgica*, IV, Saint-Pétersbourg, 1915, p. 20, ce qui rappelle *Κοταρζήνη* des anciens, correspondant à Klarj-k, Klarj-eti. Vers le milieu du XIe siècle un Goderj est connu en Kaχet, comme prince des princes ; son fils Gouaram, seigneur de Beçis-çiχe (= B:ni) fut saisi par Liparit aux portes d'Ani (Brosset, *Histoire de la Géorgie*, I, p. 320).

garder la forteresse du mont Ganos en Thrace, rebâtie par l'empereur (1)

Dans la seconde moitié du XIIe siècle la famille de Tornik reparaît et prend une place très marquée dans l'histoire du XIIIe siècle et plus tard.

Une lettre de Michel Akominate nous fait connaître trois membres éminents de cette famille. Elle est adressée à Théodore Tornik et contient ce qui suit

Τῷ μεσάζοντι αὐτοῦ τῷ Τορνίκῃ κῦρ Δημητρίῳ.

... Ἐγὼ δὲ τὸν μεγαλοθέτην τὸν θεῖον Τορνίκην ἐν εἰδὼς ἐν πάσῃ δικαιοσύνῃ πολιτευσάμενον καὶ ἐν κλήρῳ τῶν ἁγίων τεταγμένον, ᾤμεν οὐδένα κληρονόμον τῆς ἐκείνου ἀρετῆς καταλελοιπέναι.

Τοῦ λαμπροτάτου ἐπάρχου καὶ θαυμαστοῦ κῦρ Κωνσταντίνου τοῦ ὄντος κόσμου τῶν βασιλειῶν καὶ εἰκόνος ἐμψύχου τῆς ἐκείνου ἀρετῆς, ὢ τῶν ἐμῶν κακῶν, ἔργον γενομένου Σκυθῶν, τοῦ δ' αὖ ἀρχιποίμενος τῶν Παλαιῶν Πατρῶν καὶ ἄλλου ὑπερφέροντος κόσμου τῆς ἱερᾶς συνόδου οὐκ οἶδ' ὅπως καὶ αὐτοῦ γενομένου ἐκ μέσου...

Ἐπεὶ δὲ φήμη τις ἀγαθὴ περιεβόμβησέ μου τὰς ἀκοὰς ὡς ἔκγονός τις τοῦ μεγάλου Τορνίκου παρὰ τῷ ἁγίῳ βασιλεῖ τῷ Λάσκαρι μέγα δύναται καὶ τῆς ἀρετῆς τῆς πατρικῆς καὶ παππῴας κατ' ἴχνη πορεύεται, ἐπανῆλθον εἰς ἑαυτόν.

Χαῖρε μοι φίλη κεφαλή, ὡς νῦν γὰρ πρῶτον σὲ ὁρῶ καὶ κατασπάζομαι καὶ περιπτύσσομαι ὡς εἰκόνα τοῦ θαυμασίου κῦρ Κωνσταντίνου καὶ κῦρ Δημητρίου οἷς καὶ γίνου ὅμοιος, ἵνα καὶ οἱ μὴ φθάσαντες τὸν γονέα καὶ τὸν πρόγονόν σου ἰδεῖν ὀφθαλμοῖς αὐτοῖς λέγουσιν ἀληθῶς αἵματος ἀγαθοῦ εἶναι σε ἀποῤῥοή.

Le destinataire de la lettre, Démétrius Tornik, se présente comme un personnage extrêmement influent à la cour de Théodore Ier Lascaris (1204-1222). Il suivait les « traces de son père Constantin et de son grand-père Démétrius. L'illustre et admirable Constantin fut le décor des royautés et l'image des vertus de son père Démétrius ». Celui-ci vécut dans la justice, mérita d'être compté au nombre des saints. Les trois Tornik, père, fils et petit-fils, sont connus par ailleurs. Le premier est certainement ce Démétrius Tornik qui

(1) ACROPOLITE, p. 55 Bonn.

(2) Publiée par OUSPENSKIJ, *La formation du deuxième empire bulgare* (en russe), p. 74-75, note 1.

est mentionné par l'historien Nicétas comme l'un des trois juges du velum, *ἐκ τῶν τοῦ βήλου κριτῶν*, qui furent chargés par l'empereur Andronic en 1183 de juger l'impératrice Marie, veuve de l'empereur Manuel et mère d'Alexis, héritier du trône. Peu s'en fallut que les juges Démétrius Tornik, Léon Monastériotès et Constantin Patiénos ne payassent de leur tête l'audace qu'ils eurent de demander « si le tribunal se réunissait sur l'ordre d'Alexis » (1).

Un manuscrit du monastère de Chalki contient entre autres deux lettres écrites par Démétrius Tornik au pape, l'une au nom de l'empereur Isaac, l'autre au nom du patriarche:

Τοῦ Τορνίκη κυροῦ Δημητρίου εἰς τὸν ἁγιώτατον πάπαν Ῥώμης, ὡς ἐκ προσώπου τοῦ βασιλέως Ἰσαακίου.

Τοῦ αὐτοῦ κυροῦ Δημητρίου τοῦ Τορνίκη εἰς τὸν ἁγιώτατον πάπαν Ῥώμης, ὡς ἐκ προσώπου τοῦ πατριάρχου (2).

L'empereur Isaac est bien Isaac l'Ange qui régna après l'usurpateur Andronic de 1185 à 1195. L'auteur des lettres, Démétrius, est donc identique au juge du velum, qui vivait à la même époque. D'après Lambros ce Démétrius assuma la charge de grand logothète du drome et de préposé au canicleion et mourut en 1198 (3).

Son fils Constantin Tornik est celui qui était le préfet de la capitale, *ὁ τῆς πόλεως ἔπαρχος Κωνσταντῖνος ὁ Τορνίκης* sous Alexis III (1195-1203). Il est mentionné par Nicétas à l'occasion d'une émeute qui éclata dans la ville en 1201. Le chef de la police, *τῆς τοῦ πραιτωρίου φρουρᾶς*, un certain Jean Lagos, s'était ingénié à commettre un crime peu ordinaire : il faisait sortir dans la nuit les malfaiteurs retenus dans les prisons pour aller piller les maisons à condition de partager avec lui le butin à leur retour en prison. L'association scélérate fut révélée et la foule furieuse était prête à mettre en pièces le criminel. Constantin Tornik parvint, à la tête de la garde impériale, à calmer les séditieux et à rétablir l'ordre (4).

(1) Nicétas Choniate, p. 44 (= Sathas, VII, p. 329.)
(2) Papadopoulos-Kerameus, *Documents grecs pour servir à l'histoire de la 4e croisade*, dans la *Rev. Orient Latin*, 1893, p. 542.
(3) L. Petit, dans *Izvestija de l'Institut russe de Constantinople*, VI, p. 141.
(4) Nicétas, p. 696.

Au moment de la prise de Constantinople par les Latins, Constantin était logothète du drome et entra à contre-cœur au service de Baudouin. Après la bataille d'Andrinople où Baudouin fut fait prisonnier, Constantin Tornik se rendit auprès du roi bulgare Ioannikès. Il avait eu l'occasion de le connaître antérieurement en qualité d'envoyé des empereurs et comptait sur son amitié. Pourtant le roi victorieux le traita cruellement : après une longue captivité il fut mis à mort vers 1206 (1).

Il laissa un fils, Démétrius, dit *μεσάζων*, le correspondant de Michel Acominate. Il joua un rôle important à la cour de Nicée, non seulement sous Théodore Lascaris, mais aussi sous son gendre et successeur Jean Vatatzès (1222-1254). En 1242, pendant la campagne de Jean Vatatzès contre le roi bulgare, Démétrius Tornik l'accompagnait, *ὁ Τορνίκης, Δημήτριος τὰ κοινὰ διέπων καὶ μεσιτεύων ταῖς ὑποθέσεσι* (2) Le qualificatif *μεσιτεύων* prouve qu'il s'agit bien de Démétrius *μεσάζων*.

Théodore Petraliphas, *μέγας χαρτουλάριος* et Andronic Paléologue, *μέγας δομέστικος*, prirent également part à la campagne bulgare. Le premier était le mari de la fille de Démétrius Tornik, *γαμβρὸς τοῦ Τορνίκη Δημητρίου τοῦ Κομνηνοῦ, ὃς τὰ κοινὰ διέπων ἦν τῷ βασιλεῖ Ἰωάννῃ, παρ' αὐτοῦ πάνυ φιλούμενος καὶ τιμώμενος· ἀδελφὸν γὰρ αὐτὸν ἐν τοῖς γράμμασιν ἀπεκάλει* (3).

L'empereur Jean est Vatatzès, dont Démétrius était l'ami et « le frère ». Démétrius porte ici le nom de Comnène en raison peut-être d'une alliance entre deux familles, comme c'était le cas d'Alexis l'Ange dit Comnène et celui de Michel Paléologue, *ὁ Κομνηνὸς Μιχαήλ* (4). Démétrius avait pour femme *τοῦ μεγάλου δομεστίκου πρωτεξαδέλφην*. On entend par domestique le père de Michel, Andronic Paléologue (5). La femme de Démétrius Tornik était donc la cousine du père de l'empereur Michel Paléologue. Démétrius finit sa vie vers 1251 (6).

(1) *Ibidem*, p. 848.
(2) Acropolite, p. 71.
(3) *Ibidem*, p. 97.
(4) Grégoras, p. 72.
(5) Acropolite, p. 100.
(6) *Ibidem*, p. 97.

Le fils de Démétrius portait le nom de son grand-père Constantin et se distingua sous le règne de Jean Vatatzès, de son fils Théodore Lascaris et de Michel Paléologue. Jean Vatatzès l'honora de la dignité de *μέγας πριμικήριος* (1). En 1256, on le trouve à Serres comme commandant d'un corps d'armée et il alla rejoindre l'empereur Théodore II Lascaris lorsque celui-ci entra en campagne contre les Bulgares (2). En 1260, Constantin conduit l'armée avec Jean Paléologue et Alexis Strategopoulos contre Michel, despote d'Épire (3). L'empereur Michel le nomma sebastocrator (4). Jean Paléologue, le frère de l'empereur Michel, avait épousé la fille de Constantin Tornik, *τὸν δὲ πενθερὸν αὐτοῦ* (sc. *'Ιωάννου*) *τὸν Τορνίκιον Κωνσταντῖνον.* (5). Une autre fille de Constantin fut donnée en mariage au fils de Michel d'Épire Jean (6). En 1265, Constantin était préfet de Constantinople (7). Un de ses mérites est d'avoir contribué au rétablissement du patriarche Arsenius (8).

Un troisième Démétrius, l'échanson, se trouve mentionné à l'occasion d'une donation que sa femme Anne fit au couvent du Sauveur au mont Athos en 1358 (9). Son nom autorise à en faire un fils de Constantin Tornik sébastocrator.

Michel Tornik était contemporain de ce Démétrius, mais était-il aussi le fils du sebastocrator? On n'en sait rien. Ami zélé de Théodore Métochite, Michel prit part, ainsi que son ami, au sort d'Andronic III en le défendant contre Andronic II en 1320 (10).

En outre, on connaît un Théodore Tornik qui, au moment de la reprise de Constantinople par Michel Paléologue en 1261,

(1) *Ibidem*, p. 120 (= SATHAS, VII, p. 515).
(2) *Ibidem*, p. 165.
(3) NICÉTAS, I, p. 72.
(4) ACROPOLITE, p. 184.
(5) *Ibidem* = GRÉGORAS, I, p. 72 : PACHYMÈRE, I, p. 97.
(6) PACHYMÈRE, I, pp. 243 et 483.
(7) PACHYMÈRE, III, p. 225.
(8) ACROPOLITE, p. 188 (= SATHAS, VII, p. 549).
(9) MURALT, *Essai de Chronographie byzantine.*
(10) CANTACUZÈNE, I, p. 54. *῾Ο μέγας κονοσταῦλος μητρόθεν μὲν κατὰ γένος προσήκων τῷ πρεσβυτέρῳ τῶν βασιλέων.* Cela confirme que Démétrius Tornik († 1198) avait épousé une Comnène.

était souffrant et près de mourir et à qui les historiens prêtent une prophétie au sujet de la conquête future de la capitale par les Turcs. Était-il frère de Démétrius mésazon, mort en 1251 ?

Aux temps du premier Démétrius Tornik vivaient deux autres Tornik, Géorges, dit *μαΐστωρ τῶν μαϊστρῶν* qui devint métropolite d'Éphèse, et son cousin Euthymios, diacre de Ste-Sophie en 1204 et plus tard évêque de *Παλαιῶν Πατρῶν*(1).

La sigillographie byzantine connaît trois sceaux appartenant à la famille de Tornik avec les légendes : *NIKHTON TOPNIKHN, ANTONA TOPNIKHΩ*(2) ; sur le troisième se lit : *Ἕτερον σιγιλλίδιον γραφή τοῦ περιποθήτου ἀνεψιοῦ τοῦ κραταιοῦ καὶ ἁγίου ἡμῶν βασιλέως κυροῦ Κωνσταντίνου Κομνηνοῦ τοῦ Τορνίκη* (3).

Le titulaire du sceau a pris le nom de Comnène, sa mère étant probablement d'origine comnénienne. L'empereur, dont il se dit être le neveu, doit être aussi un Comnène. Ce Constantin Tornik Comnène ne peut être identique à Constantin sebastocrator, car sa mère était une princesse Paléologue, la cousine d'Andronic, le père de l'empereur Michel, et le frère de sa mère n'était pas un empereur. Nous avons vu que le père de ce Constantin, Démétrius mésazon, portait déjà le nom de Comnène. Il faut admettre que le sceau appartient plutôt au père de Démétrius mésazon, Constantin, le préfet de la capitale. Cela nous amène à postuler que son père, le premier Démétrius, le juge du velum, avait épousé une Comnène, fille de Manuel ou de Jean.

Pour finir, ajoutons qu'il y avait à Nicée un couvent de Tornik où fut enterré Théodore Mouzalon en 1294 (4). On connaît un village *τὰ Τορνίκη* en Arcadie (5).

(1) L. Petit, dans *Izvestija de l'Institut russe de Constantinople* VI, p. 141. On connaît une lettre écrite *τῷ Τορνίκῃ τῷ Κομνηνῷ* ; une seconde, datée IV ind. = 1215/6. On connaît également une lettre : *τοῦ σοφωτάτου μαΐστορος τῶν ῥητόρων Γεωργίου τοῦ Τορνίκη*, adressée au patriarche Georges Xiphilin II (1192-1199). Aug. Heisenberg, *Programm des Alten Gymnasiums zu Würzburg* 1906-1907, pp. 7 et 11. Krumbacher, 2e éd., p. 472.

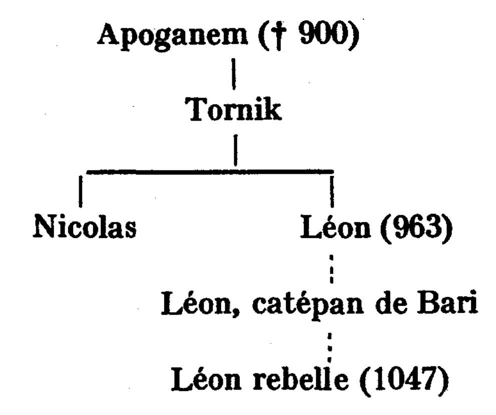
(2) G. Schlumberger, pp. 708-709.

(3) L. Petit, *Izvestija*, VI, p. 123.

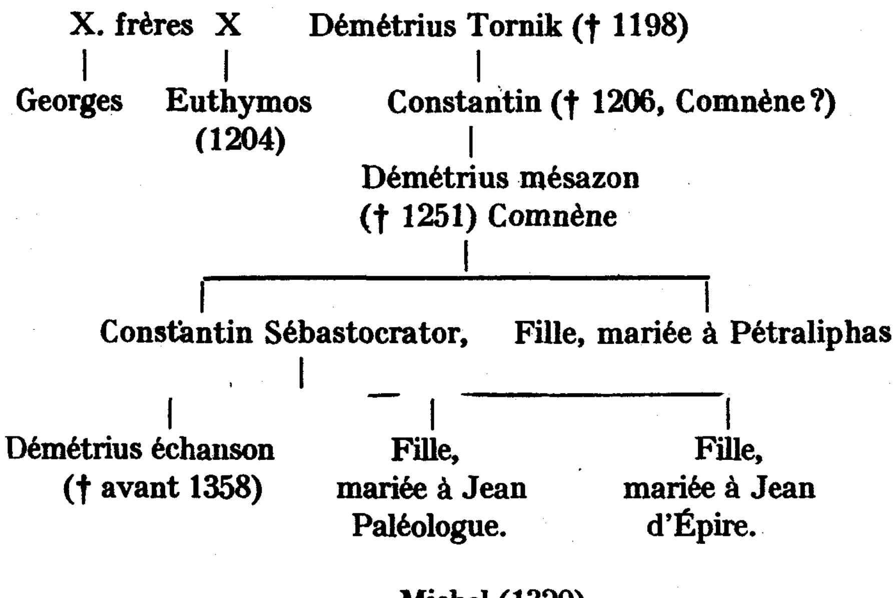
(4) Pachymère, II, p. 193.

(5) *Vizantijskij Vremennik*, XXI (= 1914), p. 200.

Ce que l'on vient de dire peut être résumé dans ce tableau :



Tornik Koterzès (1071), Pierre Tornik 1078



Michel (1320)